

Orléans à la Belle époque, été 1914	1
Vers la mobilisation générale	2
Une municipalité dans la guerre	3
La Ville se métamorphose	3
Réfugiés.....	3
Indiens	3
Prisonniers allemands.....	5
Kabyles.....	5
Blessés et hôpitaux	5
Vie militaire, installations militaires.....	8
Américains.....	9
Chinois	10
Sénégalais.....	10
Russes.....	10
L'arrière soutient le front	11
Or.....	11
Œuvres de guerre.....	11
Grèves et travail des femmes.....	11
Pourvu qu'ils tiennent ... les civils !.....	12
Le deuil.....	12
Spectacle.....	13
Restrictions, cherté de la vie, alimentation.....	14
Opinion	21
Propagande, bourrage de crâne et patriotisme.....	22
Religion	22
Politique / Presse	23
Rumeurs	24

Orléans à la Belle époque, été 1914

26 – Dimanche 26 Juillet [1914], clôture du congrès Eucharistique de Lourdes. Discours du légat : Granito Pignatelli di Belmonte. Ultimatum de l'Autriche à la Serbie

28 – Mr Poincarré [Poincaré] est en Suède

J'expédie à Angers 16 colis de mobilier

29 – Mercredi 29 Juillet. Promenade à la Chapelle-Saint-Mesmin. On parle vaguement de guerre générale possible.

Lucien est rentré à Angers lundi dernier. C'est la pluie qui les a chassés de Quimper. Ils auront ainsi une semaine pour s'habituer à Angers avant l'expiration de la permission de Lucien.

30 – Jeudi. Déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie

Acquittement de Madame Caillaux..

Le Jury de la Seine estimant que le véritable coupable de l'assassinat de Calmette était Caillaux lui-même aurait voulu n'infliger à Madame Caillaux qu'une peine d'emprisonnement ce qui légalement n'était pas possible d'où l'acquittement qui fait gros scandale.

La Croix assure qu'on lit dans *la Guerre sociale* les lignes suivantes :

« Pas d'insurrection, pas de grève grève (sic) générale au début de la guerre puisque nous ne sommes pas prêts à la faire simultanément dans tous les pays. Mais la guerre finie, avant de déposer les armes, souvenez-vous. »

C'est une allusion non déguisée aux événements de la Commune.

Mesures de précaution prises par l'autorité militaire. Rappel des permissionnaires de moisson. Garde des voies ferrées.

Lucien nous écrit de venir chercher sa femme en cas de mobilisation.

A la Caisse d'Epargne on fait queue pour les remboursements.

Je me présente chez Mr Pelletier agent de change pour demander le paiement de quelques coupons. On me répond que l'on ne paye plus à présentation des coupons des titres étrangers mais on me propose de les prendre à l'encaissement. Je les remporte à la Banque de France beaucoup de personnes présentent des billets pour avoir du numéraire. On ne donne que des pièces de cent sous.

A côté de moi une personne dit à une autre « Il faut en prendre aujourd'hui le plus que nous pourrons car bientôt il n'y en aura plus. » J'essaye de la rassurer en lui disant que la pièce de Cent sous ne valant en réalité que la moitié de sa valeur la banque aurait intérêt à en fabriquer. »

Vers la mobilisation générale

1 Août [1914] – Pour la nuit du 31 Juillet au 1 Août. Nous avons entendu rouler beaucoup de voitures dans la rue de la gare. Nous avons supposé que l'autorité militaire avait embarqué beaucoup de choses ou préparé beaucoup de wagons.

On annonce que l'Allemagne a déclaré la guerre à la Russie.

Le soir à six heures on affiche l'ordre de Mobilisation générale

Le 1^{er} Jour de la mobilisation est le dimanche 2.

L'abbé Dumesnil curé de Portbail que nous avons vu la veille a du rentrer dans sa paroisse à deux ou trois heures de l'après-midi. Il revenait de Lourdes et avait hâte d'être chez lui à cause des bruits de guerre.

2 Août – Dimanche. Messe de communion à 7 h rue *Sainte Anne*. Grand messe à la cathédrale l'abbé Fournier lit avec une lenteur et une accentuation particulière l'évangile annonçant la destruction de Jérusalem.

A trois heures procession

A quatre heures et demie salut religieux *Sainte Anne*.

Je parie avec un vieux tertiaire qu'il n'y aura pas de guerre entre la France et l'Allemagne. Voici mon raisonnement : Si l'Allemagne fait la guerre à la Russie elle n'a pas intérêt à nous la faire en même temps donc elle ne la déclarera pas. D'autre part, notre gouvernement ne veut pas la guerre qui est contraire aux principes de son parti : donc il ne la déclarera pas.

Mais la mobilisation ?

La mobilisation n'est pas la guerre dit Monsieur Poincaré [Poincaré] dans son manifeste à la Nation française et il ajoute que la mobilisation apparaît au contraire comme le meilleur moyen de sauvegarder la Paix dans l'honneur.

Mais les fusils partiront tout seuls !

Le gouvernement y a pensé et il maintient nos avant postes à huit ou dix kilomètres en arrière de la frontière.

Le manifeste de Monsieur Poincaré [Poincaré] dit que le gouvernement continue à négocier et qu'il espère réussir

3 Août – Lundi. Les mobilisés commencent à arriver et s'engouffrent dans la caserne que les hommes de l'active ont évacuée.

Dans la soirée l'ambassadeur d'Allemagne demande ses passeports et déclare la guerre à la France. On lui donne un train spécial. »

5 Août – En me promenant rue de la République je rencontre Leymarie avec qui nous causons des événements. Il m'apprend qu'André Fugeray est revenu de Berlin. Je vais rue du Tabour pour demander à le voir mais il est depuis hier rentré à la caserne des cyclistes comme réserviste. Son frère Joseph est réserviste au 331. Il a laissé à Versailles sa femme et sa petite fille âgée de 18 mois.

Charles Fugeray a été appelé dès le début. Il est dans une ferme près de Neuville pour garder la voie ferrée. Il écrit à sa femme de ne pas s'inquiéter de lui qu'il trouve à la ferme le nécessaire et qu'il est inutile de lui envoyer de l'argent.

6 Août Jeudi – A onze heures la sœur visiteuse des pauvres de Saint-Paterne vient voir Mme Soudé et lui demande de s'intéresser à l'ambulance que vont créer les sœurs de *Saint-Marc*.

A midi André Fugeray vient nous voir Il mange avec nous en nous racontant son odyssée. Il est réserviste et aurait dû rester au dépôt mais à cause de sa connaissance de la langue allemande on le fait partir aujourd'hui. Il a le pantalon rouge et la bicyclette ordinaire réquisitionnée. Les pliantes sont toutes déjà parties. Il dit que son patron a fait une mauvaise affaire d'aller à Berlin. Il avait 12000 mark de loyer et les Allemands copiaient ses articles (amortisseurs de choc) Il faisait des procès de contrefaçon mais inutilement. En revenant il avait trouvé plusieurs français comme lui et ils parlaient français se disant Belges. En approchant de la frontière hollandaise ils avaient comme compagnons de route deux officiers allemands. André a laissé sa malle à Berlin.

Il dit qu'il était très mal nourri et qu'il a maigri. Espérons que le service militaire de campagne le remettra en bon état.

A 4 heures le petit bataillon cycliste arrivait sur les quais de la petite vitesse pour s'embarquer. » «

[7 août] « Le départ des troupes prend de plus en plus la forme d'une fête. Les troupiers sont couverts de fleurs et beaucoup ont bu plus que de raison. La guerre on n'y pense plus puisque ce sont les Anglais les Russes et les

Belges qui se battent pour nous. Il est admis généralement depuis trois jours que Guillaume II est fou et que ses Prussiens sont perdus sans que les Français aient autre chose à faire que de continuer leur mobilisation.

Le gouvernement dit au pays qu'il est admirable. Le français s'admire dans ses beaux habits neufs. Il n'avait jamais été admis à endosser sa collection de mobilisation. Les chevaux ont aussi leurs habits neufs.

Monseigneur d'Orléans écrit une lettre aux prêtres qui partent et à ceux qui restent. Cent ~~cinquante~~ soixante dix huit sont appelés plus ~~une~~ vingtaine deux de séminaristes.

Aux premiers il recommande le courage l'esprit de discipline, la cordialité *pour* les camarades la fidélité aux obligations sacerdotales, la vigilance sur leurs conversations, leurs fréquentations, leur tenue ».

Une municipalité dans la guerre

« **31 octobre [1914]**. Samedi. Beau temps relativement à hier. Pas de nouvelles sensationnelles. Le mégissier de la rue de la Corroierie se nomme . Il habite au n°8. Le prédécesseur de notre cousin Trillaud : à l'abattoir il faut voir Maurice Janvier Halle aux cuirs à gauche en entrant dans la cour. J'y vais il aura des peaux de mouton mardi soir. Je rencontre le maire d'Orléans Fernand Rabier au carrefour de la rue de la Corroierie et de la rue Croche-Meffroy. Il avait mis pied à terre et cherchait une femme Portheault dont le mari ou le fils avait été tué. Chaque jour il a cette corvée d'avertir les familles. C'est un châtiment pour lui qui promettait le bonheur ou au moins le mieux-être. L'esprit du régime l'idée du règne c'était de donner de la gaité à la démocratie et nous voilà dans les deuils ! »

La Ville se métamorphose

Réfugiés

13 novembre [1915] samedi – Pauline Hisette et Mme Marchal. A dix heures, en revenant de la cathédrale, je rencontre rue de la Gare, nos deux éfugiées et le petit garçon Robert qui arrivaient de Patay, par le tram. Elles s'installent dans le logement du n° 12 au 3^{ème}, avec les meubles et ustensiles que nous leur donnons. Vers onze heures, le messenger de Patay leur apporte leurs malles et leurs sacs de provision, bois, charbon, pommes de terre. Le messenger réclame 4f de transport, qu'elles lui payent.

24 janvier [1918] . Chez Lagarride mon pharmacien je vois un évacué de Laon. C'est un pharmacien de là-bas. Sa boutique a été détruite par un gros obus français lors des attaques du Ch [Chemin] des Dames. Les Français bombardaient la gare de Laon à 20 kil [kilomètres] de distance. Cet évacué raconte que les Boches gouvernent la population civile avec une extrême rigueur. Il faut que tout le monde travaille. Des jeunes filles de la bourgeoisie sont employées à la gare pour laver les voitures.

Indiens

« **17 Septembre [1914]** - Au pont Bourgogne nous voyons passer une auto pleine d'Anglais. Ces gaillards là sont les maîtres. Après qu'on aura refoulé les Allemands il faudra aussi se débarrasser d'eux. Ce sera peut-être plus difficile qu'on pense. On dit que soixante mille Indiens sont en route pour la France. Qu'allons-nous faire de tout ces gens là ? Il faudra les nourrir après avoir nourri les Prussiens. Il viendra aussi des Arabes et des Sénégalais. Pourvu qu'il ne vienne pas de Chinois. »

« **30 septembre [1914]** Mercredi.

La dépêche d'aujourd'hui explique longuement la position des armées françaises ou plus exactement de leurs avant-postes depuis la Moselle jusqu'à la Somme. Il semble que les allemands occupant la ligne Thiaucourt St Mihiel sont surveillés au Nord par la garnison de Verdun et au Sud par celle de Toul.

Les français tiennent la route de Reims à Berry au bac, Soissons et les premiers plateaux au Nord de l'Aisne. Ribécourt. Roye tandis que les allemands tiennent Lasigny [Lassigny] et Chaulnes. Notre gauche s'étendait au Nord de la Somme vers Albert - Combles. A 2H je vais voir mon zouave blessé au Lycée. Il est en bonne voie de guérison. Sa femme est arrivée avec son bébé âgé de deux mois. Nous lui donnons l'Hospitalité à la maison. Il paraît qu'il y a des Indiens arrivés aux Aubrais. J'ai été voir les canons anglais. Ils sont braqués sur St Laurent au bord de la Loire sur le chemin de l'Ile Arrault. Il y a 4 grosses pièces avec cylindres amortisseurs de recul. Je

crois que l'affut coulisse un peu sur l'essieu pour rectifier le pointage en direction. »

« **2 octobre [1914]**. Vendredi.

Dans la nuit passée au Lycée rien de particulier mais le matin à 5h $\frac{3}{4}$ arrivent deux voitures de blessés allemands. L'un deux est signalé par le conducteur de la voiture comme gangreneux. On le met tout seul au rez-de-chaussée. J'assiste à son coucher. On lui coupe son pantalon et sa botte. Il avait deux paires de chaussettes superposées. Je cause un peu avec lui. Il se nomme Reinké. C'est un hanovrien. Il est employé aux tramways électriques d'Osnabrück. Il a 30 ans il est marié et père d'un enfant. Ils sont cinq frères soldats en même temps. Il a été blessé aux environs de Reims le 17 sept. Pour venir de Reims à Orléans j'ai cru comprendre qu'il avait mis 2 jours et 2 nuits de chemin de fer. Ce n'est pas énorme comme temps mais que faisait-il du 17 sept. au 1er octobre ?

J'ai vu un détachement indien qu'on occupait à démolir les baraques de bois de la place Bannier pour les emporter au camp de Cercottes. Ces hommes sont grands et minces. Leurs cheveux roulés sur la tête et enveloppés dans leur turban. Ils balancent le corps ou la tête en marchant on dirait qu'ils portent un pot au lait sur la tête. Leur attitude indolente contraste avec le regard farouche de leurs sous-officiers. Ceux-ci roulent leur barbe d'une façon articulée et attachent les bouts aux oreilles. »

« **17 octobre [1914]**. Samedi.

Une troupe de cavaliers Indiens passe devant nos fenêtres. Ils vont s'embarquer que les quais de la gare des marchandises. Ils ont la lance à la main droite. Leur fusil est à gauche dans un étui de cuir fixé à la selle. La crosse reste en dehors de l'étui. Turban comme tous les autres. Capote noire avec capuchon. Couverture sur la croupe du cheval. Pour embarquer les chevaux sur les wagons ils emploient le moyen suivant. Le cavalier tire son cheval par la bride vers l'intérieur du wagon. Si le cheval résiste, deux hommes serrant un bout de corde de 1,50 environ passent derrière lui et appuient leur corde tendue horizontalement sur les fesses du cheval ou plus exactement à 0,25 m au-dessus du jarret. Le cheval pour éviter le contact se dépêche bien vite d'entrer dans le wagon.

Nous recevons la visite de Tante Hélène qui raconte quelques incidents de son voyage à Clermont. Pendant qu'elle cause nous voyons passer des Indiens qui vont s'embarquer à la gare. Ce sont des fantassins. Leur fusil est court. Ils le portent tantôt sous le bras droit comme nos chasseurs civils tantôt sur l'épaule gauche horizontalement la crosse en arrière tenant à pleine main le canon qui marche ainsi en avant.

Ces fantassins n'ont pas de batterie de cuisine ni d'outils sur le dos mais seulement deux couvertures l'une pliée sur le dos à hauteur des épaules l'autre roulée plus bas au-dessus de la ceinture. Ils ont en outre une musette, une bouteille métallique et une pèlerine à capuchon en toile forte de la même couleur que tout leur vêtement y compris le turban toutefois le bout du turban est noir. D'autres qui semblaient être des infirmiers et marchaient sans armes avaient le bout du turban rouge. »

« **20 octobre 1914** . Mardi.

Après la messe de 6h je vais chercher une lavandière. Mme Devallée rue des Closiers 86 dont le mari s'occupe d'abeilles. Girouette figurant trois ruches. Je vois en passant le campement des Indiens aux Groues l'un deux pétrit une galette plate : une petite crêpe qu'il fait cuire sur une tôle placée sur le feu. »

« **22 octobre [1914]**. Jeudi. Le matin promenade au nouveau pont. Un escadron de lanciers indiens fait halte sur le quai St Laurent. »

[**22 octobre 1914**] « Un peu plus tard arrivé des Indiens et de leurs chevaux. Ils ont l'air d'aller aux Groues où ils ont un campement. »

« [**23 octobre 1914**] Ce soir à 2 heures, dans la rue Bannier, j'ai vu défiler un détachement anglais comprenant infanterie artillerie. Les fantassins sont d'une race jaune. Chapeau mou à grands bords. Les artilleurs anglais, les tringlots sont indiens. Ils venaient d'Olivet et semblaient se diriger vers les Groues.

Le frein récupérateur de recul est un gros cylindre placé au-dessus du canon. »

« **30 octobre [1914]**. Vendredi.

Des cavaliers anglais et indiens venant d'Olivet traversent le pont. Je remarque que les chevaux ont tous une couverture ou une toile roulée et fermée et posée sur le cheval comme un collier de trait en plus du petit boudin sur le pommeau et un autre sur le trusquin. En somme tous ces anglais sont peu chargés mais ils ont toujours des voitures à la suite et dans ces voitures il semble que chaque homme ait son ballot même les Indiens. »

[18 novembre 1914] De nouveau on voit circuler beaucoup d'attelages de mules conduites par des Indiens. On dit qu'il arrive beaucoup d'Indiens et qu'ils campent près de la Source du Loiret.

Prisonniers allemands

7 août [1915] samedi (...) J'ai vu rue de la gare, un prisonnier prussien qu'un sous-officier français conduisait à la gare, probablement pour aller travailler en campagne. Il avait un paquet sur le dos tenu par une grosse ficelle et un autre paquet à la main. J'ai remarqué sa chaussure, ces demi-bottes doivent être très bonnes dans la boue des tranchées.

12 octobre [1915] - 300 prisonniers allemands débarquent du chemin de fer. On les conduit aux Groues. Ils ont l'air complètement abruti, mauvaise mine. Ils sont bien chaussés de bottes, coiffés du calot, pas de sac, pas de musette

6 février [1916] dimanche – La Chandeleur.

7 “ lundi – Passage de prisonniers allemands allant à la gare avec une quantité de paquets.

8 février mardi – Le journal parle des prisonniers, que l'on a conduits hier à la gare : 70 pour Vitry-aux-Loges ; 50 pour Saint-Benoit-sur-Loire ; 30 pour les Bordes

29 avril 1916. Samedi. On voit toujours passer des petits paquets de prisonniers boches chargés de boîtes en cartonnet de souliers. Ce sont nos travailleurs agricoles. Depuis un mois ils étaient bûcherons, maintenant la Beauce réclame des bras pour semer la betterave.

13 août [1916] - Casque boche. Parmi les prisonniers arrivés hier, j'en ai vu trois qui avaient le nouveau casque allemand. C'est la même forme que le casque en cuir, mais sans la pointe.

Kabyles

26 Août [1915] - (...) L'embauche des kabyles pour la culture, ne se fait pas sans difficulté.

(Krimm ben Amou et son manteau vert) - J'ai encore rencontré en ville Krimm ben Amou avec son beau manteau vert. Celui que j'avais pris, pour un descendant du prophète venant prêcher la guerre sainte, exerce les fonctions de garde champêtre dans la commune de ----- près de Fort National (*grande Kabylie*).

Blessés et hôpitaux

29 août [1915] dimanche – Le soir deux trains de soldats arrivent simultanément aux Aubrais, l'un venant de Tours, l'autre de Vierzon. Quelqu'un dit près de moi : « c'est mauvais signe, sans doute qu'on se bat plus fort. »

11 septembre [1915] samedi – Après la messe de [...] je vois dans l'église de St-Paterne, un vieux territorial, portant au collet le n° 168. Il me dit qu'il vient de Sens pour passer la visite à l'hôpital mixte. Blessé au Bois-le-Prêtre, par une explosion de torpille, qui l'a enseveli pendant 3 heures, il a été soigné à Toul (dont il dit beaucoup de mal), à Neufchâteau, puis à Lyon, dont il dit beaucoup de bien. C'est un homme d'Arpajon âgé de 46 ans, célibataire. Il était boulanger de son état. Je pense, que la commission le classera dans l'auxiliaire. Il est un peu sourd par suite d'ébranlement nerveux. Il se plaint, que son sergent a gardé l'argent et qu'il a du coucher à la gare dans la salle de repos. J'estime que le sergent a bien fait de ne pas leur donner d'argent, pour vadrouiller la nuit en ville.

Grace au Cdt Lechat, qui habite au coin de la venelle à quatre sous et qui est conseiller municipal de St-Jean-de-Braye, je puis visiter la partie ouest de la Pomme de Pin où se trouve le Mont-Olier. Cette partie attribuée à St-Jean-de-Braye, est destinée à être morcelée après le percement de la rue. Actuellement, elle est louée 250 francs, c'est un verger plein de poiriers et de pommiers.

Boursier a pour voisin, un jeune Algérien, qui est venu faire son service en France, près de Montpellier XVI^e corps. Ils ont débuté à Luneville. Plus tard ils ont été envoyés à Compiègne pour se reposer, delà vers Ypres. Au mois d'avril ils étaient dans la région de Perthes.

Boursier me dit, que tous les blessés de l'annexe des Marronniers, sont consignés pour quinze jours et par conséquent, ils ne pourront pas aller à la messe demain dimanche. Or la messe est dite à la chapelle des Lazaristes qui touche leur maison. Même la sacristie fait partie de leur maison, de sorte qu'on peut passer de leur maison à la chapelle, sans sortir dans la rue. Mais le médecin (docteur Bonneau ne veut rien accorder rien, rien, rien). Alors, à quoi sert la circulaire de Justin Godard ? On dit, que la directrice de cette annexe, Mme Gillain, femme d'un général, est de la religion protestante. Alors le docteur Bonneau est sur de ne pas lui déplaire, en privant les blessés d'aller à la messe.

Le motif de la consigne, c'est que deux blessés, ont sauté le mur pour aller le soir en ville. Or ces deux blessés sont connus par leur nom, leur absence a été constatée par le médecin. On ne voit pas pourquoi, toute la maison est consignée. L'un des deux quitte la maison, demain. Sa punition sera terminée, tandis que les camarades qui sont restés tranquilles, continueront d'être consignés. Tout cela paraît un peu arbitraire.

14 septembre [1915] mardi –

A l'hôpital Dupanloup, toutes les salles d'officiers sont au complet. Le colonel Pralon est parti chez lui, pour continuer à se soigner.

18 septembre [1915] samedi – Je vais voir Boursier à la maison des marronniers. Il me dit d'abord tout joyeux, qu'il a passé à la radiographie que son projectile est toujours au même endroit, que son trou de poitrine suppure toujours, mais que le médecin renonce à tenter une opération et qu'on va lui donner une convalescence de deux mois, qu'il passera chez un Mr. Plumelle à St-Jean- de- Braye et qu'il viendra se faire panser à la pomme de pin et que dans deux mois on lui rebouchera le côté. Tout cela me paraît merveilleux. Il me dit ensuite, que la directrice de la maison, Mme Gillain, voudrait empêcher le vicaire de St-Aignan de circuler dans la maison. Elle voudrait qu'il ne sorte pas du salon où les malades iraient le voir individuellement, mais lui prétend circuler dans les chambres ou dans le jardin. La dessus un infirmier, pour faire du zèle, apostrophe le vicaire et lui dit, qu'il est un fainéant de faire chanter les soldats, tandis que les autres sont au front. Boursier et un autre, réclament énergiquement la visite du prêtre. Parmi les hommes, beaucoup sont indifférents, mais heureusement, aucun n'est hostile au prêtre.

Je crois, que le mari de cette dame Gillain est général. C'est probablement pour cela, qu'elle fait du zèle, car il paraît qu'elle n'est pas protestante, comme on l'avait cru d'abord. Je ne suis pas éloigné de croire, que c'est pour cela qu'on expédie Boursier. Eh bien tant mieux. Son courage chrétien lui porte bonheur, il esquivé le chloroforme. Du coup on a affiché dans la salle, la circulaire de Justin Godard, mais ça ne résoudra pas la difficulté, car chacun l'interprétera à sa façon. Ce qui me choque le plus la dedans, c'est le sans-gêne de cette dame Gillain, qui oublie qu'elle est dans la maison des Lazaristes. Comme la femelle du fabuliste, elle dit : la maison est à moi c'est à vous d'en sortir, la plupart des ambulances, sont dans des maisons religieuses. La religion a donc le droit de s'y étaler sans qu'aucune concurrence ait à s'y montrer.

21 septembre [1915] mardi – Le petit malade du 113^{ème} Struppfet, que je vois à Coligny se plaint de la nourriture de Chevilly, c'est trop peu abondant, pas de vin, les habitants peu hospitaliers.

Joseph Fugeray a un œil de verre, son doigt va mieux. Il me répète que les Allemands leur donnaient du café, fait de gland grillé et moulu, additionné d'un peu de sucre et du son délayé là-dedans – quelques fois à midi, soupe de son, ou pommes de terre cuites à l'eau, comme pour les cochons. Eh bien Joseph qui avait mal à l'estomac dans les tranchées, n'en a pas souffert pendant sa captivité.

Je rencontre quelque fois le petit médecin roumain, l'ami du proviseur. Il porte un uniforme français et se fait conduire en automobile. Je ne sais pas au juste quelles sont ses fonctions. Quand j'allais au lycée, il y juste un an, sa femme et la femme du proviseur étaient toujours ensemble et travaillaient très activement à panser les blessés. Mais le petit roumain n'avait pas l'air de faire grand-chose. Peut-être est-il chargé d'un vague service d'études bactériologiques.

Le Christ dit : prenez votre croix et suivez-moi. Il est bien évident que ceux qui pleurent sont plus sérieux que ceux qui rient. Je n'ai aucune confiance dans la blague pour donner du courage aux soldats, et dans toutes les ambulances on ne s'applique qu'à amuser les hommes. Comme si la guerre était une blague.

Les blessés ne disent rien, mais au fond, je crois qu'ils pensent qu'on se moque d'eux.

24 septembre [1915] - En revenant de St-Aignan, j'ai rencontré rue St Come, le père Jules. Il m'a dit que la commission leur avait réquisitionné leurs locaux pour y faire un hôpital temporaire. On leur prend leur grande cour, ce qui gêne le plus le père Jules, c'est qu'on lui prend son fourneau de cuisine. En 1906, on leur a déjà chipé leurs dortoirs et leurs lits, qu'on a vendus. On y a mis les archives. Ce serait bien le moment de reprendre ces locaux et ces lits pour les blessés. La commission prend aussi les locaux de Mme Jaumon (cours St-Charles). J'ignore si elle prend aussi l'école paroissiale de la rue de Limare. Le supérieur du *grand* séminaire, que j'ai vu sur la place St-Aignan me disait qu'à l'ambulance de la rue des Turcies, on ne voulait pas que le prêtre catholique visitant les Allemands, leur donnent des livres, même de religion.

3 octobre [1915] dimanche – Il est bien vrai que la commission a réquisitionné trois écoles paroissiales, de St-Paterne et en particulier l'école de garçons de la rue Limare, construite à neuf depuis l'expulsion des frères de la rue du Bœuf. Mr le curé explique d'abord la loi de 1882, qui porte que l'instruction sera donnée, soit dans les écoles publiques, soit dans les écoles libres, soit dans les familles. Les écoles paroissiales, sont donc aussi légales que les écoles publiques. Ensuite il explique les règles posées pour les réquisitions militaires. Les maires doivent désigner les immeubles, d'abord les immeubles communaux et à défaut, les immeubles privés. Pourquoi les écoles paroissiales de S-Paterne ont-elles été réquisitionnées « mystère et union sacrée » dit le curé. Il ajoute : peut-être le maire avait-il désigné toutes les écoles et la commission a-t-elle préféré les écoles paroissiales, comme étant plus confortables. Ce serait la reconnaissance officielle de leur supériorité. Voilà la seule explication charitable, que nous puissions donner de la mesure qui frappe les écoles paroissiales.

8 octobre [1915] vendredi – Cette nuit plusieurs trains de blessés sont passés, qui auraient eu besoin de laisser des officiers à Orléans et qui ont du continuer plus loin faute de place. Alors ce matin, ordre d'expédier tous les officiers à moitié valides huit sont désignés à Dupanloup pour partir.

Mme Soudé, propose à sa cousine Louise Brunet de prendre un de ces officiers chez elle. Celle-ci répond, qu'elle ne demande pas mieux, pourvu que l'officier en question ne soit pas trop exigeant.

10 novembre [1915] – Je vois l'abbé Martin, il me raconte les difficultés qu'il rencontre à la Pomme de Pin. Pour la Toussaint, il avait neuf blessés disposés à communier le samedi 30 ; il y va et en confesse d'eux, à ce moment, l'infirmier vient l'avertir, que l'ambulance est consignée pour 48 heures et qu'il doit se retirer. Il s'adresse à la directrice, qui lui confirme l'ordre. Le microbe de la diphtérie serait dans la maison. L'abbé Martin revient au bout de 48 heures, on lui dit que la consigne est prorogée plus stricte que jamais. Cependant, Mme Lamare était à la messe le jour de la Toussaint. Aucun blessé de la Pomme de Pin n'a donc pu communier à la Toussaint. L'abbé Martin a prévenu le chanoine Fillial, qui lui a dit, qu'il n'y avait rien à faire.

Il paraît que le docteur Bonneau est soigné au Baron. Il est certain que tout ce personnel, de médecins et d'infirmiers, doit être très fatigué, car Bonneau ne voulait que des grands blessés pour faire de belles opérations. Mais ce n'est pas une raison pour empêcher les blessés de faire la communion à la Toussaint.

Ce soir à Saint-Paterne à 5h ¼, absoute pour les soldats de la paroisse tués à la guerre et (j'en compte environ 150) et quête pour l'œuvre de l'habit chaud du soldat et du pain du prisonnier.

18 décembre [1915] samedi – Ordre a été donné de dégager le plus possible les hôpitaux d'Orléans. Le bruit court, que les Prussiens vont donner un grand coup pour briser notre front et nous contraindre à faire la paix. Ce bruit est basé sur une proclamation du duc de Wurtemberg, trouvé sur un déserteur allemand.

31 mars [1916] - M Boyer Lieutenant d'artillerie soigné à l'hôpital Dupanloup, malade des privations endurées à Verdun par suite de l'impossibilité du ravitaillement sous le bombardement. Pendant deux jours ils n'ont eu que du biscuit de réserve et de l'eau de vie. Je lui fait visiter le musée historique de Jeanne d'Arc rue du Tabour.

3 avril [1916] - Les salles de l'hôpital Dupanloup sont bien garnies de nouveaux blessés arrivant de Verdun. Ils sont encore sous le coup de l'abominable bombardement. Personne ne cause ; tout le monde dort. Il y en a un gravement blessé. Il se nomme Colonna.

[3 avril 1916] Musulman. Le convoi d'un musulman passe devant nos fenêtres à 2h1/2. En avant, six musulmans puis les camarades, les officiers et soldats français, trois femmes en noir, infirmières probablement.

9 juin [1916] - Ollagnier s/lieutenant du génie soigné à Dupanloup et actuellement à Bordeaux, Hôpital Tastet Girard, écrit : Oui maman Soudé, vous avez été pour moi une seconde mère. Votre simplicité, votre dévouement sans bornes m'ont profondément touché. Ma plaie va de mieux en mieux, mais je crains de conserver trois doigts inertes.

17 juillet [1916] Lundi. L'hôpital 5 (Dupanloup) conduit ses blessés à St Benoît. J'assiste au départ à la gare à 11h. Je compte une quarantaine d'hommes et sept officiers parmi lesquels le lieutenant Dessart avec sa femme et son petit garçon. Celui-là pourrait être en convalescence chez lui. Il avait un projectile sur les côtes qu'on aurait pu repérer quinze jours plus tôt si on s'était donné la peine de le radiographier. Pourquoi les admis de la Croix Rouge qui sont tous catholiques n'ont-ils pas conduits leurs blessés à Saint Benoît hier ? Ces hommes auraient profité de la fête religieuse et des deux bons sermons qui y furent prononcés.

Aujourd'hui lundi, ils ne verront que les pierres de la basilique, monument historique entretenu par le ministère des beaux-arts. Ces bourgeois catholiques sont des froussards qui ont peur. Peur de quoi ? Puisqu'on les expulse de Dupanloup, ils n'avaient rien à craindre.

11 juillet [1917] Au calvaire A dix heures, je vais faire mon adoration à la Chapelle du calvaire. J'y retourne à cinq heures pour le salut, la bénédiction et la vénération de la relique. Dans la chapelle de Saint-Joseph, une dizaine de blessés de cet hôpital, sont groupés et chantent un cantique, élève toi mon âme à Dieu. Ces pauvres enfants en comprennent tout le prix, car la plupart sont privés de la vue. C'est le docteur Vachée qui est médecin chef de cet hôpital et on sait qu'il s'est spécialisé dans les affections des yeux. Derrière l'autel, par deux fenêtres élevées, on entend les religieuses cloîtrées qui chantent le salut. Leurs voix répondent à celles des soldats blessés aveugles, c'est impressionnant dans sa simplicité, car il n'y a pas de musique et blessés et bénédictines sont au même niveau pour le chant.

Vie militaire, installations militaires

24 [octobre 1915] dimanche Depuis quelques jours, on voit des casques, promenés en ville par des soldats revenant du front. On a cherché l'élégance plus que la protection. A mon avis, ce qu'il faudrait, c'est un casque de tranchées et un bouclier, que l'on prendrait seulement pour travailler et non pas pour se promener le dimanche à la musique.

6 novembre 1915. - Casque – J'ai vu un casque de soldat, il pesait de sept à huit cents grammes. Je le trouve mince et ses bords ne sont pas assez étendus mais pour le soldat, on ne peut pas faire mieux. Pour l'officier, on pourrait tripler le poids, de façon à augmenter la protection.

28 décembre [1915]– Je vois chez Joly, le masque contre les gaz, c'est un sac en flanelle qui coiffe la tête et descend très bas sur les épaules et la poitrine, on met le casque par-dessus. Ce sac porte une fenêtre garnie d'une plaque de mica, plus bas devant la bouche, une poche dans laquelle on met un tampon imbibé de ? ? ? La flanelle semble avoir été trempée dans un corps gras, comme de la pommade camphrée, dont elle a un peu l'odeur. Quand on a cela sur la figure, on voit tout juste assez pour se conduire.

24 janvier lundi [1916] – En allant à la messe de 8h, je vois à la gare quai de la *grande vitesse*, un wagon chargé de pièces d'artillerie, prises aux Allemands. Je reconnais deux 77 sans leur culasse mobile. Il y a aussi deux petits crapouillots et un gros lance bombe de 150 à 200 – de diamètre, monté sur un plateau, avec des roues et une vis sous la bouche, pour faire le pointage en hauteur.

Madame Soudé en allant en ville, remarque les mêmes pièces. Elle voit surtout un poilu ivre, qui scandalise le monde sur le trottoir. Il paraît que son casque était tombé, il ne pouvait le ramasser et donna un coup de pied dedans. Pendant ce temps, on nous rase dans les journaux, avec les projets contre l'alcoolisme.

24 avril [1916] Lundi de Pâques. Je vois passer un petit détachement qui va à la gare pour partir. Ils sont jeunes. Quelques-uns chantent. Je remarque qu'on leur a mis derrière un piquet de sept à huit hommes pour les empêcher de se défilier sans doute.

29 mai [1916] – Cimetière Saint-Vincent. Depuis longtemps, la ville cherche à en tirer parti. On s'est arrêté à l'idée de le donner à cultiver à des ouvriers. Depuis plus d'un mois déjà, on bêche et on sème dans la partie gauche remblayée avec des boues de la ville et par conséquent meilleure que la partie droite où la bêche rencontre souvent les fondations des sépultures. Cette partie a été cédée à l'autorité militaire qui demandait à la ville de lui donner du jardin. C'est l'artillerie qui a tout pris sans tenir compte de ce que le comité agricole lui avait dit : 1° partager avec le 131^{ème} d'Infanterie. 2° de ne pas prendre le carré réservé pour les demandes futures des civils. Mais voici qu'aujourd'hui tout est remis en question. L'administration de la guerre demande à la Ville de lui céder le Cimetière en totalité pour un parc automobile sauf indemnité à payer par la guerre aux civils qui ont commencé à planter leurs légumes. Le comité agricole serait d'avis de ne pas accepter et de trouver un autre terrain pour les automobiles.

Dans le quartier des Murlins un propriétaire (je crois que c'est un mobilisé qui a le grade de capitaine) offrit à la ville six mille mètres carrés de terrain pour jardins ouvriers jusqu'en 1918. Ça ferait bien l'affaire du 131^{ème} mais ce propriétaire ne veut donner qu'à des ouvriers civils. Il estime sans doute que les soldats ont autre chose à faire que de planter des choux à côté de leur caserne.

22 juillet [1916] samedi – fête de *Sainte Madeleine*. **Train de bleuets en gare des Aubrais.** En allant à Chevilly par le tram de 11h1/2, nous avons un joli spectacle : en gare des Aubrais, nous trouvons un train de soldats

partant vers le front. Ce sont des tout jeunes de la classe 17, chasseurs à pied. On dit qu'ils viennent de l'ouest et vont prendre la ligne de Montargis. Leur train fort long (30 wagons environ) est tout décoré de feuillage et couvert d'inscriptions à la craie. Tout ce monde chante, s'agite, va, vient sur le quai. Cela rappelle l'enthousiasme du départ en août 1914.

20 juin [1916] – Cimetière. Je remarque dans le cimetière quelques carrés cultivés par des civils (le carré St Vincent a environ deux ares.) Les légumes sont plantés dans un remblai de 0.60 à 0.80 d'épaisseur amené du boulevard après le départ des boulangeries de campagne. Je vois un grand carré entouré d'une palissade où le gaz emmagasine une provision de charbon.

Je vois une équipe de Boches qui chargent des pierres dans un charriot d'artillerie. Ils nettoient le carré concédé aux régiments d'Orléans pour y faire de la culture de légumes.

21 juin [1917] jeudi. Un petit détachement de soldats se dirigeant vers la gare passe sous nos fenêtres en chantant des refrains qui paraissent assez vulgaires, entre autre au clair de la lune à Montmartre, le chat noir.

30 septembre [1917] dimanche. En allant à la messe, je cause avec un soldat permissionnaire du 59. Il me déclare sincèrement qu'il a le cafard, car il revient de permission et retourne dans la région de Verdun. Il est de l'Ariège, marié, père d'une fillette de dix ans. Son métier est de fabriquer des peignes. Sa femme est venue le conduire jusqu'à Toulouse, mais tous ces souvenirs ne guérissent pas le cafard. Je lui propose de venir à la messe avec moi. Il m'accompagne jusque devant la cathédrale, mais il s'arrête là. Je le quitte en lui demandant, s'il n'a pas l'habitude d'aller à la messe le dimanche. Il me répond, qu'il l'a perdue. Son père lui a parlé souvent d'Orléans, son père était soldat de l'armée de la Loire en 1870.

6 novembre [1917] mardi. A la cathédrale je rencontre trois bonhommes [bonshommes] du 283 venus en détachement à Orléans pour conduire des officiers boches prisonniers. Je leur fais remarquer le tombeau de Mgr Dupanloup et le vitrail d'Henri IV puis le musée et les maison de la rue du Tabour. (...) Tous ces hommes avaient de l'argent en poche et désiraient vivement en profiter pour faire bonne chère et acheter des fantaisies.

Américains

21 juillet [1917] samedi - En revenant de la messe, j'entre à la cathédrale et j'y vois quinze Américains, habillés de gris jaunâtre, chapeaux ronds feutre mou. Ils achevaient le tour et attendaient leur chef agenouillé devant l'autel du Sacré-Cœur. Je les suis, ils retournent à la place du Martroi, où ils retrouvent leurs autos. Cinq autos du service sanitaire US. En tête, deux motocyclettes accouplées chacune avec son fauteuil roulant. Dans la 1ère, le chef du détachement, dans la seconde, l'interprète français (gris bleu 17 ans). Les cinq autos suivent, décorées de fleurs. Elles étaient arrêtées devant chez Legendre qui avait pavoisé avec des drapeaux américains. Elles partent par la rue Royale.

12 août [1917] dimanche. **Cercueils**. Sur le mail, au bout de la rue des Huguenots, un poilu dit très haut en voyant passer deux Américains : ah, tu veux venir au front, eh bien on pourra te loger, les cercueils ne manquent pas.

Américains. A la cathédrale pendant la grand-messe. A peine assis sur leurs chaises, ils s'endorment profondément, l'un deux même, se couche horizontalement sur deux chaises. La fin de la messe et le départ de tous les fidèles ne les réveillent pas.

13 août [1917] - **Sucre, granulé américain**. Je vois sortir de la gare, un camion chargé de sacs neufs avec marques en anglais. 100 Lbs net from sugar cane. Les noms des fabricants diffèrent, d'autres sacs sur le même camion sont plus gros, mais je ne puis lire, car ils sont recouverts par une bâche.

27 novembre 1917. - Autos américaines. En passant place Bannier j'assiste au défilé d'une trentaine d'autos américaines. Voitures fermées comme celles de nos médecins civils. Elles arrivaient par le boulev^d [boulevard] Rocheplatte et disparaissaient dans la direction du mail St-Euverte.

8 Xbre [décembre 1917] fête de l'Immaculée Conception. En ville quelques soldats américains très beaux garçons. J'en vois deux à la grande pâtisserie de la rue de la République. Ils mangent des petits gâteaux et tout le monde les admire. Le soir j'en rencontre deux circulant dans leurs motocyclettes. Cela me rappelle les débuts des Anglais à Orléans. Ils nous étourdissaient avec ces innombrables teuf-teuf. Ceux des Américains sont plus

confortables. Ils sont accouplés à un fauteuil roulant et pourvus d'un phare ce qui est fort gênant pour les autres voitures et les passants.

Chinois

14 septembre [1917] **Chinois**. Nous avons une bande d'ouvriers chinois dans notre quartier. Ils logent rue de la Rape qu'il faudra appeler bientôt, rue de la Bourie jaune. Ces petits chinois, d'abord pieds nus, s'équipent petit à petit. Depuis hier, ils ont chacun un parapluie, dont ils paraissent très fiers.

29 octobre 1917 lundi. Les chinois se promènent toute la journée en ville. Je remarque qu'ils fument presque tous.

10 fév. [février 1918] Dimanche. Les Chinois. Le soir nous causons un peu avec le Fr. Surmon qui a fait 24 h de garde aux Aubrais. Il nous parle d'abord des Chinois cantonnés à Port sec. Ils sont en fête depuis plusieurs jours. C'est leur nouvel an qui commence. Ils ont décoré leur cantonn¹ [cantonnement]. Ils ont fabriqués des têtes d'hommes ou d'animaux fabuleux avec du carton. Ces Chinois sont payés 2 F 50 plus de la nourriture. Quand ils ont un peu d'argent en poche, ils chôment et alors il faut que la Cie [compagnie] territoriale fournisse des corvées supplémentaires pour faire le travail que les Chinois ne font pas. Ces territoriaux que ne touchent que 0 F 25 par jour ont le droit d'être jaloux de ces petits Chinois qui viennent manger le pain de France et ne produisent qu'une quantité de travail tout à fait insignifiante. Les Boches s'y entendent mieux que nous à faire travailler les hommes. Dans le Nord ils font faire leurs travaux par des civils qu'ils payent à peine.

12 fév. [février] Mardi. Les Chinois ont peine à se remettre au travail. La moitié travaille l'autre moitié continue à chanter et danser se promener. Ce soir par temps très clair on voyait très bien le disque de la lune à la lumière cendrée. Les Chinois ont dû être contents de voir déjà la lune de leur nouvelle année (année lunaire).

Sénégalais

17 octobre [1917] **Sénégalais**. Au retour, je vois en gare d'Orléans un train de Sénégalais, arrêté devant l'infirmerie de la gare. Ils sont dans des Wagons à marchandises. Ce qui fait des hommes tout noirs dans des wagons noirs !

Russes

18 novembre 1917. En revenant de la messe je croise dans le faubourg un peloton de Russes. Grands et beaux hommes conduits par un sous-off [officier] russe et un français. Je pense aux Cosaques qui font la conquête de la Russie et à Hervé (**Gustave Hervé?**) qui fait des vœux pour leur succès. Je ne sais si les Russes se laisseront reprendre par les Cosaques mais je remarque que nous y sommes avant eux car non seulement nous avons les étrangers chez nous mais encore l'autocrate à qui Raymond (**Poincaré**) vient de livrer le pouvoir suprême.

26 nov

Les Russes que nous rencontrons à Orléans viennent de La Courtine (**Creuse**). Ils ne sont plus combattants on les emploie comme travailleurs civils. C'est une situation tout à fait fautive. On dit que dans une ferme ils ont fraternisé avec des prisonniers boches. On dit aussi qu'à l'Alhambra ils ont été forcés de sortir.

A leur arrivée à Orléans on leur a dit de saluer. Ils ont répondu qu'en Russie ils ne saluaient plus les officiers. Cependant ils ont consenti à saluer pour être aimables. Leur capitaine a une taille tout à fait extraordinaire 2 m 04 et son sabre est un petit poignard.

L'arrière soutient le front

Or

3 sept [1915]. - Un percepteur du Loiret, affiche un appel aux femmes, pour qu'elles apportent leur or et l'échangent, il leur promet que personne ne le saura.

21 novembre [1915] dimanche – Mr le curé de St-Paterne prêche à 8 heures sur l'échange de l'or contre billets de la banque de France. Une pancarte accrochée à la porte de l'église, fait connaître, que les paroissiens peuvent s'adresser à monsieur le curé, pour échanger leur or.

28 novembre [1915] - dimanche de l'Avent. Le curé de St-Paterne dit qu'on lui a apporté 14 000f d'or à échanger.

Œuvres de guerre

14 novembre [1915] dimanche – Grande cérémonie à la cathédrale, Mgr. l'évêque parle d'abord du roi Albert, dont c'est la fête, ensuite des morts de la guerre, enfin des prisonniers à qui il faut envoyer des vêtements chauds et du pain.

18 novembre [1915] – En ville on appose beaucoup d'affiches pour l'œuvre nationale des orphelins de la guerre, fondée conformément à la loi du 2 août 1914. Présidence de Mme la générale Michel, de Mr Couyba, ancien ministre du travail et le professeur Pinard. Elle recueille immédiatement et sans formalités, les enfants dont les pères sont au front, ou tombés au champ d'honneur, permanence 21 rue Banner.

[Juin 1917] Une journée des troupes Des affiches apposées en ville annoncent une journée **coloniales**, dimanche 10 juin.[1917] Style pompeux. Les troupes d'Afrique, d'Asie, de Calédonie animées du plus pur patriotisme (?) - - - pour la plus grande personne morale - - - - comme disait Gambetta. La France immortelle. (Pourquoi Raymond Poincaré a-t-il dit : la France éternelle). La conclusion de tout ce boniment, c'est qu'il faut donner de l'argent. L'appel est signé d'un grand nombre de noms, parmi lesquels je remarque celui d'une demoiselle, directrice de la vie féminine. A coté de cela, une image coloriée représente trois soldats qui s'élancent furieux à la baïonnette.

10 juin [1917] dimanche. Grande procession à la cathédrale. C'est aussi la journée de l'armée d'Afrique et coloniale et en suivant la procession, je remarque plusieurs jeunes femmes ou filles qui ont accroché à leur corsage l'insigne, c'est-à-dire, une tête de zouave ou de Sénégalais. Cela est aussi peu religieux que possible, mais nous nageons dans l'union sacrée.

1^{er} juillet [1917] dimanche. Journées des veuves. On vend en ville de petites pensées au profit des veuves de la guerre, mais c'est seulement au profit des veuves du département.

Grèves et travail des femmes

6 juin [1917] - Grève On me dit que la grève est aux munitions, *c'est-à-dire* aux usines de la rue d'Ambert et des Beaumont. Les femmes travaillent en trois postes de : 4 à 12, Dimanche de 12 à 20, Comme la semaine de 20 à 4. Elles demandent 5f par jour de 8 heures, plus le repos du dimanche payé, plus un franc de supplément pour la vie chère.

A 5 heures du soir, une bande de 18 grévistes passe sous nos fenêtres. Ce sont des filles de 18 à 20 ans. Elles marchent bras dessus, bras dessous, quatre par quatre. Presque toutes ont la tête recouverte d'une gaze violette. Les ouvriers de la salle des fêtes demandent aussi de l'augmentation. On la leur a promis. Les maisons Rime et Chiconeau accordent l'indemnité de vie chère, mais refuse la semaine anglaise.

12 juin [1917]. J'apprends que la grève des usines de guerre à Orléans s'est terminée par une petite augmentation de 0.f50, mais les ouvrières ne sont pas contentes

5 juillet [1917] - Femmes serre-freins Hier j'ai rencontré rue de la Gare, deux femmes vêtues de tuniques noires, avec casquettes portant chacune à la main son drapeau rouge roulé sur le bâton et ? un autre objet comme une petite caisse à provision au matériel. Elles avaient l'air de serre-freins quittant le service pour rentrer chez elles.

8 juillet [1917] - **Femmes Facteurs**. Depuis quelques jours, c'est une femme qui nous distribue les lettres.

Mardi 22 janvier [1918]. A la salle des fêtes on donne aux ouvrières des paquets de gants à terminer. Ces gants sont en toile jaune huilées [huilée]. On me dit que c'est contre les gaz.

9 février [1918] - Tabatières de Nancy. On me dit que l'adm^{on} [administration] a réquisitionné une grande maison au coin de la rue de l'Ételon et St-Euverte (maison Paulmier) pour y loger les ouvrières de la manufacture des tabacs de Nancy.

14 fév. [février 1918]. Jeudi. Temps humide vent d'ouest. On me dit que 80 ouvrières des tabacs de Nancy sont attribuées à Orléans où on va tâcher de les réutiliser. D'autres sont attribuées à d'autres villes. Cependant la manufacture de Nancy n'est pas fermée. Au contraire la Direction s'efforce de lui faire produire tant qu'elle peut mais c'est difficile quand on laisse les ouvrières libres de partir et qu'on leur procure ailleurs logement et travail. C'est bien tentant pour elles de changer de place. Quel drôle de gouv^l [gouvernement] nous avons !

Pourvu qu'ils tiennent ... les civils !

Le deuil

« 24 oct. [1914] Samedi.

(...) A mon retour du Salut à 5 $\frac{3}{4}$ on me dit que Mr Rabier est venu me voir et m'attendra jusqu'à 6h $\frac{1}{2}$ à son bureau. J'y vais. Il veut me parler d'Ambroise. Il a reçu à 5h du dépôt de Terrasson un télégramme qu'il me lit : Prière prévenir M. Soudé 14 r [rue] de la Gare que son fils Ambroise caporal du 84 est décédé antérieurement au 21 septembre. Je lui dis que je l'ai appris par des camarades et qu'il faudra bien des victimes comme celle-là pour payer tous les blasphèmes de la France officielle – Alors c'est moi Rabier qui suis cause de la mort de ton fils – Oui toi et tous les autres qui avez voté les lois de laïcisation – Alors il est puni pour la faute des autres – oui c'est toujours comme cela – En voilà de la justice – Il faut que les innocents payent pour les coupables – Désires-tu que le télégramme soit communiqué aux journaux – Non cela ferait de la peine à ma femme. C'est une mort glorieuse pour notre famille et pour l'ordre de St Dominique car mon fils était dominicain – Ah – Il avait fait ses vœux au mois de septembre quinze jours avant d'aller à la caserne. C'est probablement la persécution qui l'a engagé à entrer dans cet ordre religieux. – Tu as un autre fils. Où est-il – A Arras – Faut espérer qu'il n'aura pas de mal. D'ailleurs voilà la guerre qui se termine. On envoie des troupes de partout. Les Allemands ne peuvent pas échapper. On les prendra dans leurs trous. Au revoir.

Je te serre la main (très haut la porte ouverte) deux huissiers dans l'antichambre.

Pendant ce temps Madame Soudé était en ville et avait rencontré la cousine Charlot. »

Henri Soudé (lettre à Lucien Soudé du 29 octobre 1914) :

« Orléans le 29 octobre 1914

Mon cher Lucien

Je reçois ta carte du 19 octobre et j'ai découvert Pierrepont. D'après l'ami d'Avesnes, Ambroise aurait été atteint d'une balle à la tête à la bataille de Guise, c.à.d. [c'est-à-dire] le 28 août, le soir vers six heures en marchant à l'assaut de la position ennemie au village de Hérie la Vieville.

Voici exactement où nous en sommes : samedi soir (24/10) vers 6 heures, Fernand Rabier est venu à la maison pour nous donner connaissance du télégramme qu'il recevait au dépôt. Nous étions au salut de St Patern. Il a donné commission à un voisin de me dire d'aller le voir à la mairie. J'y suis allé aussitôt. Voici ce que contenait ce télégramme : « Prévenir M Soudé que son fils Ambroise, caporal au 84^{ème} est décédé antérieurement au 21 septembre ».

J'ai écrit au Cdt du dépôt pour lui demander des détails. J'attends sa réponse. Le capitaine Rivière m'a écrit qu'ayant été blessé à la même bataille il ne savait plus rien de sa Cie mais je pense qu'il va bientôt retourner à son poste et alors peut-être il pourra me donner des détails s'il en a le temps.

Si tu écris au dépôt et au capitaine, tes lettres feront double emploi avec les miennes. C'est moi, le père, qui ai qualité pour demander des détails-enseignements officiels. Il ne faut pas que tout le monde s'en mêle ; mais si tu peux avoir des détails officieusement par des camarades, je te conseille de les demander. »

12 octobre [1915] - Hier lundi. Aucun décès n'a été déclaré à la mairie, c'est je crois la 1^{ère} fois que cela arrive depuis la guerre.

9 février [1918] Enterrement d'un Boche Place de la gare je vois passer un enterrement de boche conduit par le clergé catholique et escorté par quatre soldats français en armes. Il était suivi par six grands boches maigres portant tous le brassard de la Croix rouge.

Spectacle

19 septembre [1915] dimanche – Réouverture de l'Alhambra, avec un grand cinéma-drame japonais intitulé, la colère des dieux, c'est-à-dire la destruction d'une île par l'éruption d'un volcan. Dans la ville, d'immenses affiches représentent cette éruption, on doit remarquer l'inscription du bas : vendu en exclusivité par western import.

3 novembre [1915] - RO parlant de la foire St-Aignan dit : de l'habituelle foire aux pains d'épices, ou passèrent tant de générations, il n'est naturellement pas question cette année-ci, il y a encore trop d'autres c... Boches, qui souillent la terre de France. Or dans le même numéro du RO (et tous les jours, on peut dire), il y a des réclames pour l'Alhambra, où viennent les artistes de Paris. Le même numéro, annonce en première page, que l'Opéra ouvrira le 4 décembre à Paris. Quel pharisaïsme !

24 avril [1916] - Rue Bannier, je remarque une affiche lugubre et troublante. Haute de 3 mètres large de 4, elle représente une sorte de cérémonie infernale. Une idole à tête de bête est assise les genoux écartés. Devant elle, une foule est prosternée portant des torches. Une ouverture rectangulaire pratiquée dans le ventre de l'idole laisse voir un corps nu couché en travers qui fait penser au Christ dans le sépulcre. Un prêtre beaucoup plus petit que l'idole est debout entre ses jambes et semble avoir introduit ce corps comme pour le brûler dans l'intérieur de l'idole qui est éclairé comme une fournaise. Sur le côté des enfants nus semblent préparés pour le même sacrifice. Deux hommes tiennent une femme à terre qui pourrait être la mère des enfants. Pour avoir l'explication, il faudrait aller au cinéma. C'est un film italien qui paraît établie sur une vision d'Annunzio. Et cela est affiché le Vendredi Saint.

22 avril [1916] Samedi. En étudiant les affiches de cinéma, je vois que la grande affiche de la rue Bannier représente le sacrifice de Baal. C'est au cinéma artistique de la place de la gare qu'on jouera cela pendant les fêtes de Pâques. Il y aura huit autres grands tableaux.

23 avril [1916] Pâques. Plusieurs de ces tableaux sont affichés à la porte de l'épicerie Loison qui s'est transformée depuis peu en artistique cinéma. Cabiria grand succès paraît-il qui a eu 314 représentations à Paris. Cet Annunzio me semble une personnification du Diable. C'est le même sans doute qui a fait ce discours super humain quand l'Italie a déclaré la guerre à l'Autriche.

27 mai [1916] Samedi. Messe à la cathédrale pour l'anniversaire de M. Paul Tranchau. On enlève les baraques de la foire ; à la gare on décharge les énormes voitures des théâtres forains. Voilà un travail de transports de construction qui n'était pas de l'urgence. On se demande où sont recrutés les hommes de ces industries foraines. Il y a là sans doute des suisses, des espagnols, des américains. Quel besoin avons-nous de payer des hommes étrangers pour des distractions quand on réclame des ouvriers pour l'industrie ou l'agriculture.

28 mai [1916] - A 4 heures, on débarquait encore à la gare et on charriait les énormes voitures de skating de la Foire. C'est je crois, une baraque de Belgique car on y lit le nom de Gand.

2 Juin [1916]. Le Patriote s'indigne contre le gout du Cinéma. Il est un peu tard car la Foire est ouverte. Il aurait pu protester Dimanche dernier contre le travail de la gare ouverte le dimanche et occupée à décharger le matériel du Skating. Il pourrait réclamer les processions interdites par le préfet jadis contre l'avis du maire Courtin Rossignol. Il pourrait demander la fortification d'Orléans à la place des travaux du Canal ou des quartiers neufs.

2 Juin [1916]. Sur la porte en fer de la cour de l'ancienne Poste, rue du grenier à sel, on lit ceci : Hôpital complémentaire 69 annexe B Oto Rhino laryngologie. C'est la partie qu'on a prise récemment au collège Sainte Croix pour faire un hôpital. En ville on lit une belle affiche en deux couleurs avec une croix rouge :

Commune de St Jean le Blanc Parc des Capucins, au bord de la Loire, appartenant à la Ville d'Orléans, Théâtre de Verdure, Grande fête de Charité organisée au profit des blessés, par une Société de Dames infirmières bénévoles. Suit le programme du spectacle et les noms des acteurs parisiens.

A la foire, nous avons aussi le théâtre Bénévol. C'est un monsieur qui fait du spiritisme. Cependant les communiqués rapportent chaque jour et même deux fois par jour les combats acharnés de Verdun. Mais on a tout dit et répété que notre victoire était mathématiquement certaine, que ces massacres n'exerçaient aucune influence sur la Vie Publique. Ce n'est qu'un sujet de conversation pour les désœuvrés qui prennent leur consommation au café.

A mon avis, le meilleur moyen de secouer l'indifférence, ce serait de faire des travaux de fortification autour de la Ville et de faire des prières publiques. Mais pour en arriver là, il faudrait congédier les dirigeants de la municipalité dont le programme est toujours à la population le plus de gaité possible : Panem et Circenses. Allocation et Cinéma.

L'histoire prouve que ce système réussit jusqu'à ce que les barbares emportent la victoire d'assaut.

22 juin [1916] - Skating Il y avait deux skatings sur le carré S. Vincent, le grand tenu par un Belge et un petit dont le directeur a été dénoncé pour être un Boche. On l'a arrêté et conduit avec les menottes. On lui a même je crois, donné un séquestre, mais il proteste. On dit que c'est le concurrent belge qui l'a signalé à la police.

Quelle faute d'autoriser des étrangers à se promener en France avec des industries comme celles-là (skating, ménageries, Physiciens, saltimbanques, etc., etc).

8 mai [1917] - **Drapeaux** - Le pavoisement de Jeanne d'Arc s'enrichit chaque année de nouveaux drapeaux, ceux des Etats-Unis étaient nombreux hier, j'ai remarqué aussi celui du Portugal que je ne connaissais pas, vert et rouge. Par contre le russe, jaune avec un aigle a disparu. Le seul drapeau russe est maintenant le blanc bleu rouge.

18 juin [1917] lundi. Hier dimanche, nous avions la fête paroissiale du Saint-Sacrement. Le temps était superbe et c'était pitié de voir tous ces jolis petits enfants entassés dans l'église pendant deux heures sans bouger, tandis qu'il eut été si simple de dérouler la procession sur le mail, c'est-à-dire sur le boulevard de Verdun. C'eût été une manière de populariser son nouveau nom.

Restrictions, cherté de la vie, alimentation

30 septembre [1915] jeudi – Nous avons une belle affiche blanche de Fernand Rabier : Mes chers compatriotes – L'OR est indispensable pour acheter à de bonnes conditions à l'étranger, les munitions et les approvisionnements qui nous sont nécessaires - - -

On ne nous dit pas, qu'elles sont ces bonnes conditions. Si c'est comme pour le blé que les Américains nous vendent le double de ce qu'il vaut, c'est pas la peine de se presser.

Dans les bonnes années, le blé valait 24f, 26 ou 28 dans les mauvaises, en retranchant 7f de douane, c'était donc de 17 à 21f pour le blé américain rendu en France. Or cette année, les Américains nous en ont vendu à 35f (le droit de 7f est supprimé, les Américains l'ont rétabli pour eux et bien au delà) 35 au lieu de 17, c'est bien le double.

La commission de la chambre, a décidé en principe, qu'on mettrait du riz et du seigle dans le pain, pour ne pas acheter de blé en Amérique, mais on n'a pas dit, qu'on n'achèterait pas de tabac. Le tabac est cependant une chose de luxe.

19 janvier [1916] -mercredi – Ouverture de la boucherie populaire. On y vend la viande de bœuf 1.15f la livre ! au lieu de ... Il y a un sergent de ville pour faire la police, car on s'y écrase.

26 janvier [1916] - Conseil Municipal – Séance mouvementée, ouverture d'une rue. Réquisition du vin, on ne dit pas quel prix on le paiera. C'est inquiétant pour les vigneron orléanais qui craignent d'être payés d'après le degré alcoolique et aussi d'être inquiétés pour le vin, qu'ils ont déjà vendu.

Boucherie populaire : Mr. Rabier se plaint de la lettre écrite par une « fausse bouchère » dans le Patriote. Riposte contre le député, qui accepterait de diriger n'importe quel ministère et se contente de présider la *commission* des travaux publics. Ces paroles blessants, sont maladroites, il serait bien plus politique de rechercher comment la boucherie populaire peut vendre meilleur marché. - Nous savons déjà, que le maire a fait obtenir des sursis à deux agents de cette boucherie. Cela est grave, d'autant plus que le maire s'en vante et cite les noms de plusieurs, qu'il a ainsi obligés. Le journal « Patriote » ne donne pas les noms cités par le maire.

12 Mai [1916]. Vendredi. Doussand paye son loyer. Je visite son jardin. Il m'explique que l'année dernière on a bien vendu les articles pour l'Amérique, mais les articles spéciaux pour l'Allemagne sont restés naturellement et ceux pour la France aussi parce que on n'a fait aucune plantation en France. Il lui reste plusieurs variétés de sapins, de cèdres et aussi de porte greffes, de même des cassissiers. Il dit que maintenant on fait du cassis avec le bois aussi bien qu'avec le fruit. Les Allemands depuis quelques années leur faisaient concurrence pour les rosiers

Avant la guerre il y avait plusieurs allemands qui s'embauchaient pour travailler dans les pépinières de St Marceau. On les payait 2f50 par jour et leur pension leur coûtait 80f par mois rien que pour la table. Ils

dépensaient au moins 150f par mois mais ils apprenaient le français et tous les secrets du métier. Ils logeaient dans la mouillère.

Je vais à La Chapelle pour le vin de tante Louise.

Il paraît qu'à l'abattoir le marché a été fort intéressant. Jamais on n'avait vu tant de veaux et jamais ils n'ont été vendus si cher ! 2f à 2.25 le kilo sur pied. Comme le lait est fort rare, quelques petits veaux de 8 jours ont été amenés mais n'ont pas trouvé d'acheteurs.

Les vaches vendues à 1f50 la livre !

Fernand Rabier était là avec son inséparable Avisse. Les bouchers se sont plaints vivement de la taxe. L'un d'eux a dit qu'ils perdaient 0.70 par Kilo au prix où on leur vendait le vif. Il a cité plusieurs bouchères femmes de mobilisés qui étaient obligées de fermer à cause de ce qu'elles perdaient. Fernand a objecté que ces femmes-là ne pouvaient pas être considérées comme des commerçants sérieux. Les bouchers se sont fâchés et ont parlé de fermer boutique. Je n'en crois rien mais ils voudraient que le maire enlève la taxe.

Ce que je ne comprends pas, c'est la grande baisse du beurre qui n'était pas taxé. Il est vrai que c'est la saison du beurre bon marché mais le lait est si cher

18 mai [1916] - Usine Legrand. Je vais à 3 heures à Ingré pour voir Legrand. Je le trouve seul, son usine ne fonctionne pas faute d'acide sulfurique mais le wagon citerne est en gare de Villeneuve, et j'assiste au départ de la tonne roulante traînée par 2 chevaux qui part de l'usine pour aller se remplir à la gare. L'acide vient de Puiseaux Loiret où il y a une usine spéciale. Le charbon est venu de La Rochelle. Le cuivre vient des ateliers d'artillerie de ??

Sur la route, je lis une affiche du maire disant aux cultivateurs : le nombre des hommes disponibles dans les dépôts diminue. Il faut prévoir qu'il n'y en aura pas pour les travaux de fenaison, de moisson, de battage. Ceux qui veulent embaucher des Kabyles doivent le dire dès maintenant.

Le meilleur ouvrier de Legrand en est un qu'il paie 9f par jour.

23 mai [1916] - Le beurre est à 2f le demi-kilo. Le lait tourne facilement par ce temps chaud.

Hier 22 mai, je suis allé à La Chapelle pour soutirer le vin de ma belle-sœur Louise. J'ai appris que Rabier était allé inaugurer un hôpital pour maladies spéciales qu'on installe dans la Maison de Campagne de l'Evêque.

Mon voisin est en permission de 48 heures. Il est canonnier à pied. Il dit qu'au front il y a autant d'embusqués qu'à l'arrière.

(...) J'ai vu à la gare le second appareil de culture mécanique expérimenté vendredi à St Cyr en val à la ferme de Cornet. Ce tracteur américain « Emerson » est remarquable en ce qu'il prend appui sur le sol par un large tambour central qui roule sur la bande même de terrain que les trois socs laboureurs derrière lui. Les autres roues à droite, à gauche et devant ne servent qu'à maintenir l'équilibre et à diriger. Le tracteur pèse 2679. Avec 14 litres d'essence, l'Emerson a labouré en une heure 40 ares à la profondeur de 0,19m. Ce qui fait pour un hectare 2h1/2 de travail et une consommation de 34 litres. L'essence vaut aujourd'hui 0f75 mais avant la guerre elle ne coûtait que 0,50 et il faut espérer qu'elle reviendra à ce prix. Il ne faut pas oublier de compter l'huile de graines et pour mener tout l'équipage, deux hommes, le chauffeur et le laboureur assis sur la charrue trisocs.

1^{er} mai [1917] - J'ai fait une longue visite à Mr. et Mme Rayneau. Ils sont l'un et l'autre en bon état, quoique condamnés à ne plus sortir. Il paraît qu'à l'asyle (l'asile) de Semoy, il y a beaucoup de soldats et d'officiers, mais il n'y a plus de charbon, donc plus de vapeur, donc plus d'électricité, il faut faire la cuisine au bois dans des casses comme celles qui nous servaient à faire cuire les pommes de terre pour les bestiaux. C'est bien la faillite de la science économique, le mieux être comme dit Pillon !

30 avril [1917]- **Pépinières de Saint-Marceau.** Beaucoup de plant n'a pu être vendu cette année. On l'a arraché et on le brûlera. Voilà une grosse perte, malgré cela les pépiniéristes ne peuvent se résoudre à abandonner complètement leur culture pour faire des légumes. J'estime qu'ils ont tort et j'engage vivement mes locataires Doussaint à faire des légumes dont la vente est assurée à bon prix. Benjamin Doussaint est mort à 55 ans (intempérance de travail). Son fils unique, Paul a seize ans il est tout à fait entraîné au travail et pourvu qu'il ne fasse pas de mauvaise connaissance, il tirera bon parti du grand jardin qui leur appartient. Je leur demande de me faire des pommes de terre et j'offre de leur donner la semence. Le garçon qui est jeune, aimerait mieux faire du rosier, c'est vulgaire de faire de la légume comme ils disent et de la chiner dans le quartier. La veuve Doussaint me faisait voir des planches de carottes, de poireaux, qui ne lèvent pas ou lèvent mal, c'est de la graine achetée chez Torreau.

Saintoin. - J'achète une livre de chocolat Saintoin que l'on me vend 2.50, en me disant que c'est la dernière et que Saintoin ne fabrique plus jusqu'à nouvel ordre ? ? ? Alors il faut que je fasse une petite provision de beurre pour manger le matin avec du café noir, car le fromage est rare et le matin j'aime mieux le beurre mais qu'il est cher ! 4f50 la livre !

Sécheresse. Si elle continue, les fourrages seront rares et les céréales qui ont souffert du froid ne pourront pas regagner ce qui leur manque. Les chiffres publiés par le ministère de l'agriculture sont inquiétants, ils donnent la cote 55 au lieu de 69 l'année dernière.

7 mai lundi. - La veuve Doussaint vient payer son loyer. Elle dit qu'elle a perdu pas mal de plant cette année et en particulier 3 000 de cèdres de Virginie (impéris Virginiana, *c'est-à-dire* genévrier). C'était hier la paye pour le règlement des plants expédiés en Amérique. Beaucoup d'expéditeurs se plaignent d'avoir été dans l'impossibilité d'acheminer jusqu'au port d'embarquement. Elle me cite Robichon qui hier, avait fermé pour ne pas payer. La veuve Doussaint emporte dans son panier quatre kilos environ de semence de pomme de terre que je lui donne gratis pour qu'elle me revende le produit à la récolte. Mon but est de décider le jeune Paul Doussaint à abandonner son idée de faire du rosier et à se tourner vers les légumes dont la vente est assurée à un prix élevé, tandis que le rosier et toutes plantes d'agrément sont inutiles.

9 mai [1917] - **Boucheries.** La fermeture des boucheries l'après-midi et la suppression de la viande au repas du soir ne produit qu'une économie insignifiante. Alors à partir du 14 mai, on va essayer les deux jours sans viande, jeudi et vendredi je crois.

15 juin - **Sucre.** Depuis mercredi les Orléanais défilent à la mairie pour faire timbrer leur feuille de tickets, en vue d'un supplément de sucre pour confitures de ménage. Un papier collé à la porte d'entrée, avertit que ce sucre est destiné uniquement à faire des confitures et que le chef de famille doit le déclarer. Je me présente donc et je demande sous quelle forme je dois faire cette déclaration, écrite ? Ou verbale ? L'employé me répond : avez-vous votre feuille de ravitaillement ? Cela suffit et il me timbre le ticket n°16 qui porte date de juillet 1917. Ce ticket timbré vaudra ainsi 500+ 250g. Beaucoup de ménagères qui ne présentaient que leur carte de sucre, sont obligées de retourner chez elles, pour présenter en même temps la carte pour la délivrance de denrées soumises à la répartition. C'est une grosse perte de temps pour les ouvrières. Il eut suffi évidemment d'attribuer au coupon n°16 la valeur de 0k750, au lieu de 0.250, mais je crois qu'on a voulu profiter de l'occasion pour faire un contrôle de cartes.

Charbon. Un arrêté municipal en date du 9 juin est affiché sur les murs. Il prescrit aux Orléanais de déclarer par écrit avant le 20 juin, les quantités de charbon qu'ils possèdent. Ceux qui seraient convaincus d'avoir cherché à dissimuler, soit par fausse déclaration, soit par l'absence de déclaration, pourraient être privés de carte de charbon. A noter ce considérant : qu'il serait impossible de faire une répartition équitable, si on ne sait ce que chacun possède en réserve. En outre, les marchands de charbon, devront chaque semaine remettre à la mairie la liste des livraisons faites, noms, adresses et quantités livrées. Voilà l'inquisition rétablie, non par l'église, mais par l'administration civile ! Je n'ai pas l'intention de faire une déclaration, parce que je ne crois pas à la répartition équitable. Je ne puis pas aller chercher moi-même cent, ni-même cinquante kilos. Je ne veux pas payer un homme ou un voiturier pour si faible quantité. Je pourrais le faire puisque j'ai le temps et l'argent, mais l'immense majorité des ménagères ne peuvent pas perdre leur temps à toutes ces distributions et formalité sans fin.

Donc je m'abstiendrai de déclarer, d'ailleurs je n'ai pas de charbon, il me reste un peu de bois, c'est du chêne de 1m14 de longueur. Il est dans ma cave depuis 1911. Il est bien sec. Je le scie moi-même en six petits bouts de 0.m19 et je le brûle ainsi dans ma cuisinière. J'espère ainsi pouvoir me passer de charbon l'hiver prochain. L'année prochaine, si on est encore du monde, on verra.

21 juin [1917] Charbon. Le journal du Loiret pose cette question : le maire d'une commune peut-il obliger ses administrés à déclarer les stocks inférieurs à 1000 kilos, alors que le ministre du ravitaillement affirme que le décret du 12 mai, ne vise que les stocks supérieurs à 1000 kilos.

Essence. Je suis allé à 5h1/4 à la mairie, pour retirer ma carte des bons d'essence pour consommation familiale (décret du 16 avril 1917 article 7). A cette carte sont attachés 14 tickets de 1 litre chacun. Le 1^{er} du 1^{er} au 15 juillet, le dernier du 15 au 31 janvier 1918. **Avis important.** Cette carte est nécessaire pour l'achat de l'essence, mais elle ne confère aucun droit, étant donné la rareté de ce produit. Ainsi, cette carte ne me garantit rien, mais elle m'empêchera de dépenser plus d'un litre tous les quinze jours.

2 juillet [1917] fête de la Visitation. A deux heures, je vais chez mon épiciers pour acheter mon sucre à confiture, mais il me répond qu'il n'est pas encore réparti. Il espère l'avoir demain. Conclusion, mon ticket du 1^{er} juillet avec timbre, ne me procure aujourd'hui, ni les 500g de cassonade, ni les 250g de sucre blanc, car l'épicier ne peut pas donner l'un sans l'autre.

2 juillet [1917] Conseil municipal. La ville d'Orléans doit se mettre en mesure d'acheter, de payer, d'emmagasiner le charbon que lui attribuera le ministère du ravitaillement (Mr. Leucheur). Ensuite elle aura à le

répartir. Orléans et Pithiviers marchent ensemble. Gien et Montargis forment un second groupe. Orléans vote un million et demi. On demande 500 000 à chacune des banques, Comptoir d'escompte, Crédit Lyonnais, Société Générale. C'est Mr. Thauvin qui préside, Mr. Laville demande qu'on présente un compte spécial de cette affaire au conseil tous les trois mois.

31 août [1917] vendredi. Le journal *Matin*, écrit un billet tendre à ses lecteurs, pour s'excuser de se vendre deux sous. D'abord il les implore d'avoir pitié de lui et d'eux mêmes. Pas moyen d'en sortir autrement. Patience, ce n'est qu'une crise passagère, demain il reviendra à un sou, d'ailleurs il y a une compensation, cinq fois par semaine il paraîtra sur deux feuilles.

6 septembre [1917] **Usage** du riz. Madame Laurent expose à sa porte, un sac de riz qu'elle vend fort cher*. Elle a **du** placé au-dessus, une pancarte écrite à la main pour indiquer la manière de le faire cuire et de l'employer dans les potages à la place de pain ! ***1,30f le ½ kilo**.

Chocolat à 2,50f la qualité pure ordinaire, alors Auvray qui vendait le sien 2,80 la livre taxé ou 3,80 vanillé, ne peut plus en vendre. Il faut qu'il le fasse reconnaître comme qualité supérieure hors taxe. Pour cela, il lui faut une étiquette que lui délivrera sans doute Mr. le Ministre. J'achète une livre de chocolat taxé chez Rollin. Il est enveloppé dans un papier jaune, au nom de Saintoin, mais sur la pâte du chocolat, aucune marque de fabrique, rien que le mot « surfin », qui ne signifie rien. La fabrication est rudimentaire : le sucre et le cacao sont mélangés, mais non broyés, de sorte que les grains de sucre sont entiers. On les sent sous la dent, comme on les voit à l'œil quand on coupe le chocolat au couteau. Quand on casse la tablette, la cassure est noire, mais quand on la coupe, elle plutôt blanche. Saintoin ne fabrique plus puisqu'il a brûlé ; mais il essaye de conserver sa clientèle, où plutôt sa réputation de fabricant, en enveloppant dans ses papiers du chocolat anonyme.

25 août samedi. Ainsi hier, j'ai payé mon pain de 4 livres, dix neuf sous et à partir de lundi je le paierai 21 sous, c'est moi qui donnerai le sou à la boulangère, au lieu de le recevoir sur mon billet vert. Espérons que le pain sera meilleur car depuis un mois, il est bien noir.

Ce matin au marché il y avait beaucoup de poires, on les avait à trois sous le kilo. Madame Soudé en a acheté deux kilos. Elles sont très bonnes. Son beurre est aussi très bon, mais pas bon marché (3,40f la livre).

11 sep **Coke** Je vais à l'usine à gaz pour voir si je pourrais, comme l'année dernière me faire livrer cinq hectolitres de n°1. Les carreaux des guichets sont fermés, mais je lis un avis collé au-dessus. Toute la production des usines à gaz est réquisitionnée pour les usines de guerre, sauf le grésillon, dont la vente reste libre. Je ne veux pas de grésillon, j'attends la carte de charbon.

14 vendredi A 8 heures, je vais chercher ma carte de charbon. J'étais seul. Les Orléanais ne sont pas matinaux. Aussitôt en possession de ma feuille de tickets, je suis allé faire ma commande aux charbons réunis. J'ai trouvé au bureau un gros gaillard, au type juif et une demoiselle de magasin, à qui il expliquait la manière de procéder. Elle détache mes trois tickets d'octobre, représentant 120 kilos. Je verse 9,60f et on me donne un reçu de cette somme que je remettrai au charretier qui me laissera le charbon. Quand ? Là-dessus aucune certitude, il faut attendre les ordres de la municipalité. Le marchand ronchonne à cause du prix de 80f la tonne, qui ne lui laisse qu'un bénéfice dérisoire. Il prétend que ce charbon ne coûte à la ville que 53f (43f+10f de transport). Or la ville le vend aux marchands 65f, qui doivent le vendre aux clients 80f à domicile. La ville fait ainsi un gros bénéfice de 10 à 12f sans aucun frais. Les marchands au contraire ont leurs frais généraux et l'obligation de peser. Avec la base de 30 kilos, on n'a pas de nombres ronds. Le marchand ne voudrait avoir à livrer que des multiples de 50 kilos.

Il dit que ce charbon est gras et qu'il s'échauffe quand il reste à l'air en tas. J'ai envie de retourner à l'usine à gaz pour prendre un peu de grésillon, que je mélangerai à ce charbon de Bruay

6 octobre [1917] - **Pain**. Le pain devient de plus en plus mauvais. Il ne fend plus du tout et reste plat comme de la galette. Toujours ce parfum de fleur des prés. Je crois que le boulanger en profite pour économiser le bois, car il est à peine cuit.

7 octobre [1917] – **Pain**. Ce matin je causais du pain avec mon boulanger Renard. Il me dit, qu'il en parlait hier au minotier Legendre, de la manutention civile, qui fournit la moitié des boulangers d'Orléans et que Legendre lui a certifié le dosage suivant : On verse dans le moulin deux sacs d'orge, un de seigle et un de froment et on écrase tout ensemble. D'après cela, il y aurait au moins 50% d'orge, car le son de l'orge doit s'écraser mieux que celui du froment et peut passer tout entier dans la farine. Les journaux nous rassent tous les jours avec le blutage à 80 ou 85%, mais aucun ne parle du mélange de l'orge, qui est la grosse affaire. Les boulangers d'Orléans sont obligés de renoncer au pain fendu, ils font du boulot, qui n'a de boulot que le nom, car il est plat comme une

galette. La coopérative du *chemin de fer* renonce au pain, car les clients se plaignaient trop fort. Les ouvriers disent, qu'ils ne peuvent plus travailler la pâte. Les associés de cette coopérative seront obligés d'aller chez le boulanger de la ville et ils verront que le pain n'y est pas meilleur.

Lait en poudre. Madame Laurent expose toujours son lait en poudre à 0,60f les 125 grammes. Ce matin, j'ai réussi à me faire donner un litre de lait par ma laitière, en lui donnant un numéro du Pèlerin.

10 octobre. Je vais à Chécy. - Dans le train, j'essaie de causer avec deux Belges, dont un flamand semble ne pas comprendre le français. Il avait du pain épatant de blancheur, beau comme de la brioche. Son camarade me dit, qu'ils n'en mangent pas d'autre au front depuis le début de la guerre. Ces hommes vont en permission à Dampierre près Gien. Je lui offre la Croix, il me dit qu'il a pris le parti de ne plus jamais lire un journal, pour ne rien savoir de ce qui se passe.

A Chécy, je constate que le pain est meilleur qu'à Orléans. J'en félicite le boulanger, qui goutte mon pain d'Orléans. Il me dit, que mes compliments le changent agréablement des reproches que certains lui adressent et cependant son pain s'enlève rapidement, à tel point, que la bonne qui charge la voiture, vient lui prendre des pains qu'il sortait du four. J'aurais voulu lui acheter une livre de pain, mais il ne lui en restait plus du tout et il ne m'était pas permis d'en prendre un chaud. Pendant notre conversation les voitures de Legendre (moulin d'Orléans) viennent lui livrer de la farine. Il est à craindre que cette nouvelle farine ne vaille pas la précédente. Le voiturier en effet, s'efforce de prouver que la différence du pain vient de la fabrication et non de la farine. Le boulanger de Chécy n'emploie que du levain ordinaire, mais il lui semble qu'il ferait mieux avec de la levure. Le voiturier disait le contraire. Le cousin Bergerat fait son pain avec la farine provenant de son blé, pour faire ce pain, il prend un levain chez le boulanger, que celui-ci lui vend onze sous.

5 [novembre 1917]. Lundi. Je rencontre Marchand le déménageur qui sortait son cheval fraîchement ferré. Je lui demande le prix actuel de la ferrure. C'est quatre francs par pied tandis qu'avant la guerre c'était quatre francs pour les quatre pieds. Pour la nourriture quotidienne d'un cheval il compte aujourd'hui dix francs au lieu de trois francs cinquante avant la guerre.

Vers 8 novembre [1917] - Communiqué de la Préfecture : La fabrication et la vente du pain de régime ont donné lieu à de nombreux abus d'autant plus regrettables que la pénurie de la farine de blé se fait très vivement sentir à l'heure actuelle. Seules les personnes dont l'état de santé l'exige d'une façon impérieuse et qui seront munies d'un nouveau certificat médical établi suivant un modèle arrêté d'accord avec le syndicat des médecins pourront se procurer du pain de régime chez l'un des boulangers qui ont reçu l'autorisation de procéder à cette fabrication.

16 novembre [1917] . Afin d'assurer aux enfants et aux malades la fourniture par priorité du lait nécessaire à leur alimentation l'adm^{ion} [administration] municipale après entente avec les dépositaires de la Ville a décidé la création de la carte de lait.

Carte de lait 1° faire la demande sur une formule spéciale et la remettre au bureau du ravitaillement avec le livret de famille pour les enfants et avec l'ordonnance du médecin pour les malades.

La carte donnera droit à être servi par priorité avant 7 ½ du matin. La carte ne pourra être délivrée qu'aux personnes qui ne sont pas approvisionnées par une laitière de la banlieue.

Enfants jusqu'à 1 an : 1 litre ; de 1 à 2 ans : 1,5 litre ; de 2 à 3 ans ½ litre

18 novembre [1917] . Avant la grand'messe une femme vient apporter à la maison les feuilles à remplir pour la carte de pain. Madame Soudé la reçoit et remplit notre feuille. Nous demandons deux rations de 0 g 500 chacune soit 7 kilos par semaine à prendre chez notre boulanger Renard.

Lait Ce matin les femmes du quartier n'étaient pas contentes parce que le lait a manqué.

14 décembre 1917 - . La France pourra-t-elle supporter le rationnement du pain ? Avec de la viande et des pommes de terre je me contenterai bien de 200 grammes de pain mais je doute que la masse du populo se contente de 600 grammes. Je crains les bagarres à la porte des boulangers et leur conséquence qui sera la disette totale pour la moitié des clients. Voilà ce que je crains beaucoup plus que l'arrivée de 25 divisions passant du front russe au front français. Pour les vieux comme moi la meilleure manière de coopérer à la guerre c'est de consommer très peu : se passer de domestiques, réparer soi-même toutes ses vieilles affaires, soutenir le moral des jeunes soldats en leur écrivant souvent, en leur donnant de bonnes lectures, en leur témoignant toute notre affection. En allant tous les jours à l'église et y priant pour tous ceux qui ne peuvent pas y aller. En instruisant

qqs [quelques] gamins le jeudi, en visitant qqs [quelques] familles. Toutes ces petites choses contribuent à faire tenir les gens de l'AR [l'arrière]

19 ou 20 déc 1917 - Pain. Ce matin en revenant de la messe j'ai trouvé au milieu du mail dans la neige une belle tartine de pain. Je l'ai ramassée et apportée à la maison pour mes poules. Elle pesait juste cent grammes. Avant-hier Madame Soudé en avait trouvé une et l'avait rapportée aussi. Cela semble prouver qu'on est peu soigneux. Si le rationnement vient ce sera utile à l'éducation des enfants habitués à gaspiller.

28 décembre 1917 - Carte de pain. Le gouv^l [gouvernement] voudrait bien éviter la carte de pain. A Orléans le maire va demander aux boulangers de limiter leurs clients. Le pain. La question du pain est toujours une inquiétude. Les journaux publient cette nouvelle. Les Alliés ont acheté la récolte de l'Argentine. Cette nouvelle ne me rassure pas du tout. Nous sommes pincés dans le rationnement général. C'est le comité interallié qui nous fera notre part et nous savons qu'elle sera très faible. Avions-nous le moyen d'acheter tout le blé qui manque à la France cette année. Je le crois mais à la condition de le payer avec du vin càd [c'est-à-dire] d'expédier en Argentine la moitié du vin réquisitionné le même bateau portant le vin et rapportant le blé. Se priver de vin pour avoir du pain c'était la solution raisonnable.

Mais les poivrots sont nombreux au front. On entend dire que les hommes ne marchent qu'à force de vin et à force de tabac. Voilà ce qui est inquiétant. On sait que le champagne a joué un rôle important dans la bataille de la Marne. Les hommes sobres ont l'avantage sur ceux qui ont bu. Les distributions de vin, de tabac, les permissions doivent être des récompenses données par le chef qui commande les hommes et les punit s'ils obéissent mal. Or chez nous les députés votent les faveurs et ne laissent aux officiers que le droit de punir. Il est impossible de faire marcher les hommes dans ces conditions.

Pour en revenir au pain, une affiche est apposée chez les boulangers. Elle est signée du Préfet et du Maire : Les circonstances actuelles exigent que chacun réduise d'un cinquième sa commande au boulanger. Celui qui prendrait plus que sa part ferait tort à un autre et créerait chez celui qui serait ainsi lésé une irritation dangereuse.

Congrès des boulangers. Là-dessus les boulangers s'emballent et veulent faire un congrès jeudi 3 janvier à Orléans, sous la présidence du Préfet. L'avis de ce congrès contient une phrase inquiétante : Tous les boulangers du dept [département] sont instamment priés d'y assister.

Qui donc fera le pain ce jour-là. C'est un essai de mobilisation pour la disette.

Non pour diminuer mais pour réduire le gaspillage de pain on devrait d'abord le faire payer au consommateur le prix qu'il vaut en supprimant cette ristourne au boulanger qui est une prime énorme à la consommation.

Aujourd'hui le pain de quatre livres est vendu 1.05 et il vaut 1F20. Les consommateurs ont tout intérêt à manger l'aliment vendu au-dessous de son cours étant donné surtout que la viande est fort chère.

Quelle différence de régime entre le pain et le vin. L'Etat réquisitionne le vin à 0.70 environ le litre et fait vendre le pain 0.50 à 0.55 le kilo.

Le viticulteur qui livre cinq litres de vin à la réquisition peut donc acheter en échange un peu plus de trois kilos de pain.

17 janvier [1918] - Après la messe je vais au bureau du Ravitaillement. Je présente la carte ticket de mon boulanger Renard et on reporte sur ma carte de denrées le nom de ce boulanger avec l'indication de la quantité de pain 1 kilo par jour pour deux ma femme et moi. La carte de Renard indiquait ma consommation ordinaire 1 k 250 par jour. Je suis donc réduit aux 4/5 comme le demande le maire. Nos pauvres sont plus heureux. En effet le bon de pain que nous leur donnons chaque semaine s'ajoute à leur ration. Ainsi la femme Chartier qui a cinq enfants mais dont la dernière ne boit que du lait (1 fille de six mois) est rationnée à 2 k 400 par jour. 0,500 par tête sauf le dernier garçon qui a trois ans et pour qui on a compté 0 k 400. Il est plus vraisemblable que la mère a été comptée pour 0, 600

Le maire s'en rapporte à nous pour réduire d'un cinquième. Alors nous donnerons 4 bons de pain et le cinquième sera remplacé par un bon de riz ou de viande ou de haricots. Néanmoins je trouve fâcheux cette dérogation à la règle du rationnement. C'est bizarre que le pauvre secouru ait droit à une quantité de pain supérieure à celle du riche qui lui fait l'aumône.

Je n'admets pas cela et je me propose de ne plus leur donner de pain dont ils n'ont pas l'emploi mais de la viande dont ils ne mangent pas assez.

La femme Joly ne mange pas de pain du tout. Elle ne vit que de lait. Elle est rationnée à 1 k [kg] par jour pour elle et sa fille. Alors la fille ne pouvant manger le kilo à elle toute seule aurait la tentation de donner le reste aux lapins qu'elle élève. Ce serait absurde d'aller encore lui porter un bon de pain supplémentaire. Je me propose de lui donner de la viande ou du sucre si je puis en trouver mais je n'y compte pas car on le réduit de plus en plus.

La viande au contraire est abondante quoique très chère. C'est là-dessus qu'il faut taper pour le moment.

Le pain de quatre livres est payé 1 F 05 chez le boulanger mais en réalité il coûte 1,20 à cause de la ristourne que le percepteur paye au boulanger.

La poitrine de bœuf p [pour] pot-au-feu ou ragoût vaut 1,40 la livre chez le boucher l'équivalent du bon de pain en viande (...) Au point de vue nutritif quatre cents grammes de viande ne valent pas 2 kilos des pain mais à qui a son pain il faut autre chose pour faire une bonne alimentation et c'est le moment de manger la viande avec les pommes de terre. Au printemps il n'y aura plus de viande.

Vers 10 janvier [1918] - Pétrole. Ce matin Frank dans le faubg [faubourg] Bannier a mis en vente qqs [quelques] litres de pétrole à 0F85. Voici comment. Les clients doivent se présenter chacun avec un bidon vide (bidon normal de 5 litres). Ils donnent leur bidon avec dix-sept sous et on leur passe en échange un bidon semblable dans lequel se trouve un litre de pétrole. Alors voici la comédie qui commence. La ménagère qui a reçu ce litre de pétrole court chez elle, transvase le pétrole dans une bouteille et renvoie immédiat sa voisine lui chercher un second litre par le même procédé mais il faut faire queue et on perd toute sa matinée.

11 janvier [1918]. Vendredi. Chez le boulanger ce matin à 8h1/2 il n'y avait plus de pain et pourtant il n'avait ouvert la boutique qu'à 7 h passé. Il est vrai que dans la soirée beaucoup de clients viennent prendre un pain chaud du jour de sorte que le lendemain matin la moitié du pain est déjà partie. Chez Deson un petit avis collé au carreau avertit qu'il n'y a plus de pain. Seul le pain de gluten est à l'étalage.

Chez ! faubg [faubourg] Bannier les bonnes femmes sont serrées autour du comptoir où on leur établit de petites cartes. Boulangerie N

Nom du client et Consommation (...)

Chez Auvray confiseur rue Bannier j'achète une livre de chocolat marque Santé

A 5h je fais le tour de ville je vois cinq ou six boutiques de boulanger mais dans aucune il n'y a du pain à vendre. C'est bien le commencement du Carême.

12 janvier. Samedi. Le pain reparait chez qqs [quelques] boulangers. Ils ont donné à leurs clients une petite carte nominative indiquant la consommation normale et réduite. Le chiffre sera reporté sur la carte des denrées ~~de~~ ~~consom~~ à la mairie où il faudra faire une nouvelle séance.

Aujourd'hui lundi 21 on continue à vendre du pétrole chez France dans le faubg^s [faubourg] Bannier. Une centaine de personnes fait queue à la porte et deux sergents de ville assurent l'ordre ! Ne serait-il pas plus convenable d'organiser la répartition entre ceux qui n'ont pas le gaz ? Mais cela exigerait un certain travail tandis que la queue se fait toute seule. Il n'exige plus le change des bidons. On peut se présenter avec une bouteille et même avec deux. On paye 0 F 80 p [pour] un litre on vous donne un ticket et on va se faire servir.

3 fév [1918] - Pain des Chinois. Ce matin en sortant de la messe de 7h je remarque dans le faubourg Bannier trois Chinois dont un très bien vêtu. Ils entraient chez le boulanger pr [pour] demander du pain mais on les éconduisaient. Enfin ils entrent dans la boutique de Renard mon boulanger. La jeune fille leur a vendu à chacun une tartine de pain de cent grammes environ. Les Chinois ont remercié très poliment la boulangère. J'estime qu'elle a bien fait. On ne peut pas refuser une petite quantité de pain surtout à qui la paye et cependant en agissant ainsi on rend inefficace les règlements sur le rationnement. Cela prouve que le pain est la dernière denrée à rationner. Mieux vaudrait, à mon avis interdire complètement le vin et le tabac que de restreindre le pain.

La jeune dame Laurent me dit que l'alerte de samedi soir à Orléans les a beaucoup troublés à l'épicerie. Il a fallu congédier les acheteurs et fermer rapidement la boutique ce qui est très difficile. Puis tout le personnel est descendu à la cave et M. Laurent a fait réciter le chapelet mais la lumière était rendue avant qu'il fut dit. Sur quoi les jeunes filles ont dit que la Sainte Vierge les avait bien vite exaucées.

4 fév [février]. Lundi. La Conférence de SV de P [Saint Vincent de Paul] distribue du riz à la place de pain. M. de Mathan proteste que c'est la seconde fois qu'on remplace le pain. Il dit : Les pauvres vont croire qu'on se moque d'eux car nous leur avions annoncé que le pain serait maintenu quatre semaines sur cinq. Le pain est la chose à laquelle ils tiennent le plus. Un autre membre dit que c'est meilleur marché. Le président dit que le kilo de riz coûte beaucoup plus cher que le pain de quatre livres. M. de Mathan réplique le pain est plus nourrissant. Le président s'excuse sur ce que le syndicat ne donnera le riz que jusqu'au 15 février. En ce qui me concerne j'ai remis le bon de riz à la famille Chartrain j'ai donné deux bons de viande à la famille Joly (bons que j'avais achetés moi-même chez le boucher et dont le prix est juste égal à celui du bon de pain (1 F 10)) pr [pour] cette semaine. J'ai pris moi-même au syndicat le kilo de riz alloué par la Conférence à la famille Joly et ce sera pour la semaine prochaine. Je persiste dans mon intention de ne plus donner de pain aux deux familles que je visite car je ne veux pas leur donner le moyen d'esquiver le rationnement. Je sais qu'elles ont présentement une bonne quantité de pain. Le supplément que je leur donnerais serait probablement gaspillé. La femme Joly ne mange pas du tout de pain. Elle ne vit que de lait. Son médecin lui a fait donner une carte de deux litres par jour. La famille Chartrain touche du bureau de bienfaisance.

Opinion

13 janvier [1916] jeudi – Les communiqués prouvent qu'on se bat toujours pour repousser les attaques des Allemands, d'autre part on ne reçoit plus de blessés à Orléans. Cela semble indiquer qu'on n'avance pas, puisqu'on ne ramasse pas les blessés français et allemands.

18 janvier [1916] – Il pleut toujours. Les hommes dans les tranchées sont bien à plaindre. L'un d'eux écrit à son père, qu'ils sont restés quinze jours en première ligne, n'ayant que des aliments froids. Que le temps doit leur sembler long !

24 février [1916] jeudi – Temps superbe, beaucoup de promeneurs. On lit les communiqués qui parlent de l'attaque de Verdun. Je remarque plusieurs voitures de Beauce à deux chevaux, qui viennent livrer de la paille.

5 septembre [1917]. Je cause avec Mme Fugeray, dont le mari est retourné au front depuis 15 jours, après sa permission de vingt jours. Il n'est plus aux tranchées, il s'est embusqué comme greffier du conseil de guerre de sa division. Il n'a donc à craindre que les avions. Il pense qu'il faut continuer la guerre, qu'on arrivera à expulser les Boches. Sa femme dit comme lui. Elle a sa mère avec elle, ses trois enfants grandissent, son commerce va et même elle constate, qu'elle n'a pas eu cette année de morte saison, de sorte que 1917 sera pour elle une bonne année. 1915 et 1916 avaient été très mauvaises. Ce sont les réfugiées ou les ouvrières qui achètent beaucoup. Alors, comme les affaires marchent et que la menace de mort ne se fait pas sentir, - on s'habitue à la guerre et on demande la victoire.

29 septembre [1917] samedi Saint Michel. Très beau temps. Avec nos cousins Lanson, nous allons faire une promenade aux bords du Loiret, sur la rive du bassin de Saint-Samson. Je n'avais pas vu ces bords depuis 45 ans. On y a dressé plusieurs guinguettes, nous traversons celle de Robinson, pour nous asseoir au bord de l'eau. Le petit garçon de la guinguette, nous passe Fernand et moi, sur la rive sud (rive gauche du Loiret). Nous montons le coteau et nous visitons l'église d'Olivet, puis nous retraversons l'eau, pour retrouver nos dames qui brodent assises sur un tronc d'arbre. Quel contraste, de ce calme, de ce repos, dans un site délicieux avec le cauchemar de la guerre et même avec le désordre moral de la société morale. Les cousins Lanson paraissent heureux, leurs affaires de commerce n'ont jamais été si faciles. Les clients prennent tout ce qu'on veut bien leur donner et au prix qu'on leur demande, argent comptant, pas d'observations ! De la toile pour tablier de tonnelier, qu'on vendait 0,90f le mètre, est acceptée maintenant à 4,80f par la commune d'Orléans. La qualité est inférieure. Ce qui gêne surtout les toiles, c'est la teinture, qui est faite avec des produits détestables, par des ouvriers qui n'y apportent aucun soin et qui peut-être ont perdu le tour de main.

5 juin [1917] mardi. Il y a une rumeur en ville, que les poilus sont exaspérés et n'obéissent plus à leur chef. Ce matin en gare, un poilu cassait les grandes glaces des voitures. Il est clair, que celui-là cherchait à se faire mettre en prison, pour ne pas retourner au front. Il fait très chaud, les hommes boivent du vin et ça les existe. Pendant les grandes chaleurs, il faudrait ne plus donner de vin, mais seulement du coco. A 7 heures, 80 chevaux débarquaient du *chemin de fer*, maigres comme d'habitude, mais ce sont de très jeunes chevaux.

21 Xbre [décembre 1917] Vendredi des Quatre Temps. Voyage à Paris. En allant, je suis seul civil dans le wagon de queue avec sept ou huit sous- offs [officiers] d'artillerie qui vont rejoindre au front. Ils font un bruit

épouvantable, chantent des refrains de café-concert. C'est la suite et la fin, j'espère, de la noce qu'ils ont faite avant de partir. Fâcheuse préparation morale pour des hommes qui vont affronter la mort. Je cause avec l'un d'eux qui est calme.

23 décembre [1917] - Mais les Français sont légers. J'en vois une preuve dans la création des cantines de gare, j'entends des nouvelles pour les permissionnaires. La Croix-Rouge a accepté de vendre à boire et à manger aux soldats. C'est la concurrence aux cafés et restaurants de la ville. C'est surtout l'abaissement des dames de la haute-société au rôle de cantinière dans lequel elles échoueront complètement. Les directeurs de la Croix-Rouge ont trahi leurs dames.

Propagande, bourrage de crâne et patriotisme

Religion

7 août [1915] samedi - *Monseigneur Touchet*, y va aussi de sa lettre, pour l'anniversaire de la déclaration de guerre. Il commence par flatter. La première impression, c'est le sentiment enthousiaste à l'égard de l'armée, depuis le généralissime Joffre, jusqu'au plus jeunes de la classe 15, les Marie-louise. Puis il critique : car enfin, nous n'étions pas prêtres, nous avions rêvé de paix universelle et éternelle. Le congrès de la Haye suffirait à résoudre et à éteindre toute difficulté. Si l'ennemi voulait la frontière, les citoyens se lèveraient en masse et chasseraient l'étranger. Nos soldats ont à force de cœur suppléé à tout ce qui manquait.

La seconde impression, c'est que la France tient vraiment une mission de Dieu. La troisième, c'est qu'elle ne veut pas terminer la guerre sans une victoire définitive.

Le diocèse d'Orléans a perdu 3 prêtres, MM. Blanchard, Plotard et Lavallée + 6 séminaristes. Il est devenu naturel que nous continuions de beaucoup prier, pour le triomphe de cette guerre.

16 Août [1915] lundi – Je lis dans le *RO* de ce jour l'affiche que, d'accord avec le ministre de la guerre, le sous-secrétaire d'état du service de santé, a fait approuver par le conseil des ministres, qui l'a approuvée.

Cette affiche, doit être placardée dans toutes les salles des hôpitaux. J'y remarque les phrases suivantes : Si quelque infirmité, amoindrit vos forces, la nation paiera sa dette à votre égard.

Donc en toute tranquillité d'esprit, placés ici sous la protection de la science et de la solidarité, prenez le plein repos. Vos corps meurtris, sont prisonniers du mal, mais votre pensée demeure libre. La République y veille. Votre droit est absolu de pratiquer la religion à laquelle vous êtes attaché. Votre droit est absolu de rester hors de toute religion. Autour de ceux qui souffrent, doit régner le calme moral. A ceux qui ont combattu pour la liberté du monde, la liberté est due. Telle est la volonté impérieuse des patriotes, qui groupés dans l'union sacrée, se sont imposés le devoir de ne regarder que du côté de la frontière.

On peut répondre à ces messieurs, que s'ils ne regardaient que du côté de la frontière, ils réserveraient leur volonté impérieuse contre les Boches, au lieu de l'employer contre les femmes chrétiennes, qui soignent les blessés, non seulement dans leur corps, mais aussi dans leur âme en leur donnant le calme moral des pensées religieuses.

Impossible de posséder le calme moral en dehors de toute religion.

Un homme blessé, ne peut pas s'étourdir en faisant la noce. Vous lui promettez une pension, mais personne ne sait, si on pourra la payer et même avec une pension, le mutilé n'aura qu'une existence précaire. Voilà pourquoi, il se tourne vers Dieu. Enfin remarquons qu'on nous met, nous catholiques, en dehors de l'union sacrée, comme déjà, on nous a mis en dehors de la république. Le chrétien, ne doit pas se contenter d'adorer Dieu, il doit s'efforcer de le faire connaître et aimer de ses voisins.

Il nous est donc impossible d'obéir à la volonté du gouvernement exprimée dans cette affiche, signée de Millerand et de Justin Godard sous secrétaire d'état du service de santé militaire.

Le gouvernement tout entier, s'est réuni pour que l'affirmation de l'athéisme fût plus solennelle. Ribot, le protestant s'est uni à Viviani pour dire, que le citoyen français avait le droit absolu de rester hors de toute religion. C'est pour donner cette liberté là au monde, que le gouvernement français fait la guerre. La victoire de

la France, n'est pas le but, ce n'est qu'un moyen d'étendre l'athéisme, et le journal le Patriote, ose dire que cette circulaire donne satisfaction à tout le monde.

16 mars [1916] - La guerre provoque un retour vers Dieu. La France dormait, Dieu la réveille par un coup de Tonnerre. Les soldats partant au front demandent des médailles. Beaucoup se confessent. L'évêque bénit les canons de 75 sous les marronniers de la place St Aignan.

14 octobre [1917] dimanche. A la messe de 8h, Mr. le Curé de Saint- Paterne trace le programme de ses conférences pour l'année qui commence. La guerre met en évidence la grandeur, mais aussi la bassesse de l'homme, l'héroïsme du patriotisme et la laideur des péchés capitaux. Il les énumère. L'orgueil de l'Allemagne Uber alles ! L'avarice qui pille et chez nous la cupidité, qui exagère le prix des marchandises et fait marcher les espions. La gourmandise qui pousse même les catholiques chez les pâtisseries à la sortie de l'église et on a pu dire avec vraisemblance, que le champagne avait joué un rôle dans la victoire de la Marne. La paresse qui fait l'embusqué. La colère, qui brule, qui fusille. L'envie qui dénonce le voisin. La luxure qui provoque sur le trottoir, sur l'affiche.

Politique / Presse

26 Août [1915] - du RO. L'académie de médecine, demande du vin pour les soldats, comme dans la Marne, 0,50 par jour. Voici son ordonnance :

Apéritif : jamais

Vin : modérément et en mangeant

Petit verre : exceptionnellement et après le repas seulement

La presse fait une pétition contre la censure : MM. Les sénateurs, MM. Les députés

La censure a vu peu à peu étendre ses attributions à toutes les questions du domaine politique. La presse en matière parlementaire, n'a plus le droit de raconter, ni de réfléchir, ni de critiquer.

Une telle situation, n'est digne ni du parlement, ni de la presse. Les actes d'un parlement, n'ont qu'une sanction, la publicité. Un gouvernement non contrôlé, une assemblée non contrôlée, c'est le despotisme.

Nous vous demandons, MM. d'obtenir du gouvernement, l'assurance qu'il donnera à la censure administrative et politique, des instructions, qui restreindront sa rigueur, aux seuls intérêts de la défense nationale.

Dans cette pétition, on trouve cette affirmation : le régime parlementaire, repose sur deux principes, le droit de contrôle des représentants de la nation sur le gouvernement, le droit de contrôle de la nation sur ses représentants. Alors la presse, réclame le droit de renseigner l'opinion, elle se pose en pouvoir constitutionnel.

La conclusion qu'on peut en tirer, c'est que le parlementarisme, c'est l'anarchie. Or, ce qu'il nous faut, c'est un gouvernement de défense nationale. Si la république, ne peut pas nous le donner, alors vive le roi Albert, roi de Belgique et de France ! Mais la Belgique, vit aussi sous le régime parlementaire. Alors ?? Que Dieu protège la France, Regnum Galliae Regnum Mariae.

30 avril [1917]- **Conférence.** - Une affiche rouge l'annonce pour samedi sous la présidence de Fernand Rabier. Il existe paraît-il une ligue pour combattre la propagande de l'ennemi à l'intérieur et c'est cette ligue qui organise la dite conférence. Le sujet annoncé est très alléchant : l'humanité en marche vers la liberté. Alors de quel droit veut-on empêcher une propagande à l'intérieur ? Suffira-t-il de la baptiser propagande de l'ennemi ? Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage. La censure ne suffit pas, on veut anéantir toute pensée indépendante.

14 mai [1917] lundi - On dit que l'état-major américain aurait loué à Orléans la grande maison de la Bourie-Rouge, où logeait l'état-major anglais. Le matin à sept heures, il y avait bien peu de monde à Saint-Paterne pour l'office des rogations. C'est pourtant bien le moment de prier pour les biens de la terre, mais l'esprit public est étourdi par les journaux. Une grande affiche de l'Alhambra nous annonce une grande saison de gala de music hall du 25 mai au 25 août.

31 mai [1917] - **Visa des Petites annonces.** Aucune petite annonce ne peut-être publiée dans un journal, sans avoir été au préalable visée par le commissaire de police. Il est préférable de faire viser, avant d'envoyer au journal.

Lettre à La Croix. Aujourd'hui 20 septembre [1917], j'écris au journal la Croix, pour demander le prix d'un second abonnement. Comme vous le voyez par la bande ci- jointe, je suis abonné par l'intermédiaire de

Mr. le comte Charpentier, mais un seul numéro ne me suffit pas. J'achète les autres chez Levrier, le seul dépositaire à Orléans, mais dans cette boutique, sur la devanture où sont exposés tous les journaux sauf la Croix, il en est, qu'un catholique voit avec répugnance, tel le Rire rouge, qui insulte le Pape. Le dernier numéro donne un dessin, signé A. Willatte catholique, que l'on peut voir sans acheter le numéro. C'est pourquoi, je ne veux plus acheter dans cette boutique. Autrefois, nous avions dans le quartier, la Croix et le Pèlerin exposés seuls à la vitrine d'une petite papeterie. Depuis quelque temps, ils n'y sont plus, parce que la Croix ne reprenait pas les invendus.

14 nov [novembre 1917] mercredi. Tous les jours le journal nous apporte un important discours. Hier c'était Painlevé, aujourd'hui c'est Wilson et ce sont toujours de solennelles banalités. Wilson a dit : L'époque que nous traversons est la plus critique que le monde ait connue ! c'est la lutte décisive (?) et finale (???) entre le vieux principe du pouvoir et le nouveau principe de la liberté. Le pouvoir ne peut pas être employé contre les peuples libres quand le pouvoir appartient aux peuples. Il serait intéressant de compter combien on nous a servi de discours très importants depuis le commencement de la guerre.

28 janv 1918 - Affichage de Deschanel. Quel luxe de beau papier blanc et de gros caractères pour ménager les yeux du public. Rien n'y fait. Les électeurs ne mordent plus. Ils sont blasés. Leur crâne bourré depuis quatre ans refuse d'en absorber d'avantage. Celui-ci convient mieux aux Américains qui « de Washington à Lincoln et à Wilson ajoutent à la morale universelle de nouvelles clartés comme de nouvelles étoiles à leur drapeau. »

Quelle flatterie ! Le public n'est sensible qu'à une chose. Le Ravitaillement. Le tabac devient rare et cher comme le vin. Le gouv^t [gouvernement] les garde pour les soldats. Est-il possible que le soldat français accepte ce présent au prix du rationnement de ses parents en pain. Je veux espérer que le soldat se révoltera à la pensée que ses parents, sa femme et ses enfants sont privées de pain tandis que lui-même fume et boit comme il veut.

Rumeurs

7 juillet [1917] samedi. Le père Fouchère vient dîner à la maison. Il doit partir demain dimanche pour aller à Villefranche-sur-Cher [Loir et Cher] où il entre dans son nouveau poste d'interprète de l'armée américaine. Il sera secrétaire Interprète, il aura au-dessous de lui un planton interprète. Cela paraît être très compliqué comme organisation, mais où sont les Américains ? On n'en a pas encore vu à Orléans. On dit qu'ils ont débarqué à Saint-Nazaire [Loire Atlantique], qu'ils ont défilé sous la pluie, que les habitants leur ont jeté des fleurs, mais qu'ils font semblant de ne pas s'en apercevoir. On dit aussi que les Russes du front ont été envoyés au camp de la Courtine [Creuse] !?! Et que les Américains vont les remplacer au camp de Mailly [Aube]. Que ne dit-on pas ? On dit, qu'un corps d'armée est aux environs de Paris, prêt à mitrailler les Parisiens s'ils se révoltaient. Une révolte ne pourrait venir que d'un manque de pain ou de vin ou de viande ou de lait et je crois que Paris sera toujours ravitaillé avant la province. Donc je ne crois pas à la révolte des Parisiens. Seuls des poilus retournant au front, pourraient casser des vitres si on leur refusait du vin.